Rés Lit 1531

LA BROUETTE DU VINAIGRIER,

DRAME

EN TROIS ACTES,

Par M. MERCIER.

NAPOLI

A LONDRES.

Et ſe vend A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, & de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & permiſſion.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DELOMER, *Négociant.*

Mademoiſelle DELOMER.

Monſieur JULLEFORT, *Prétendu de Mademoiſelle Delomer.*

DOMINIQUE *Pere*, *Vinaigrier.*

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur DU SAPHIR, *Bijoutier.*

DOMESTIQUES.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de Monſieur Delomer.

LA BROUETTE
DU
VINAIGRIER,
DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(M. Jullefort entre comme M. du Saphir ſort ; ils ſe croiſent d'abord au milieu du Théâtre, & ne ſe reconnoiſſent qu'après s'être ſalués.)

M. JULLEFORT.

EH ! c'eſt vous, Monſieur du Saphir ?

M. DU SAPHIR.

Monſieur, bien charmé de la rencontre ; elle eſt heureuſe, je ſuis toujours tout à votre ſervice ; je vous ai les plus grandes obligations... & ma reconnoiſſance...

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis... la femme, les enfans, le commerce ; comment tout cela va-t-il ?

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, ſi l'on était payé... & vous, Monſieur, à propos, pas encore marié? J'attends après vous; car j'eſpere bien que ce ne ſera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous ſervir... J'ai toujours en réſerve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve.

M. JULLEFORT, *ſe retournant, alarmé.*

Paix donc! paix! parlez doucement.

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc?

M. JULLEFORT.

De la diſcrétion, Monſieur du Saphir! Je ne veux pas que l'on ſache ici que j'ai manqué ce mariage... mais connaiſſez-vous bien cette maiſon?

M. DU SAPHIR.

Si je la connais! c'eſt mon pere en perſonne qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feue Madame Delomer le jour de ſes fiançailles. Nous avons toujours eu depuis la pratique de la maiſon. Je connais cette maiſon-ci comme la mienne; j'y ſuis très-bien accueilli. Demandez à M. Delomer ce que nous ſommes.

M. JULLEFORT.

Et ſi je vous demandais à vous ce qu'il eſt. (*A voix baſſe.*) Là, dites-moi en bon ami, n'eſt-il jamais gêné? paie-t-il bien? cela va-t-il roudement?

M. DU SAPHIR.

Oh! oui; jamais du crédit. J'ai beau lui dire, à votre aiſe, Monſieur; toujours ſolde de compte auſſi-tôt la marchandiſe livrée; le papier qu'on me donne eſt comme du comptant... Tenez, j'aurais tout mon bien chez cet homme là, que je dormirai auſſi tranquillement que s'il était placé chez le Roi.

M. JULLEFORT.

Il eſt donc, ſelon vous, bien aiſé?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires; l'argent roule là-dedans, il faut voir: il n'y a rien de tel que ces négocians-là; il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous ſommes ſix bijoutiers qui lui fourniſſons pour des envois, & nous pouvons à peine y ſuffire.

M. JULLEFORT.

Ce ſont des boëtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir...

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boëtes pleines; elles ſont deſtinées pour Peterſbourg : on paie bien de ce côté-là... J'ai apporté une petite bague pour Mademoiſelle. On m'en avait fourni le diamant, beau, clair, net ; je viens de mettre cette bague à ſon doigt, elle a une fort jolie main, cette fille-là.

M. JULLEFORT.

Et ſa tête qu'en dites-vous ?

M. DU SAPHIR.

Mais très-bien, en vérité... très-bien...

M. JULLEFORT.

Rien de trop cependant ; au reſte, telle qu'elle eſt, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, ſur-tout lorſque vous me parlez de l'aiſance du pere, cela m'attendrit... Il eſt donc à coup ſûr, d'une fortune ſolide, ce Monſieur Delomer ?... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous...

M. DU SAPHIR.

Moi ! Monſieur, informez-vous plutôt à tout le monde... Il a des correſpondances juſqu'au fond du Nord.

M. JULLEFORT.

Il eſt vrai que ſon nom ſonne bien dans le monde... Allons, il faudra que je termine cette affaire... il fait un commerce immenſe, ſa fille eſt ſon unique héritiere; c'eſt une fille adorable ; il eſt bien décidé que je l'aime.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des ſortes d'amour ; comment diable faites-vous donc ?

M. JULLEFORT.

Pas ſi haut, vous dis-je... Vous êtes d'une imprudence !...

M. DU SAPHIR.

Mais perſonne n'eſt-là... *(Très-bas.)* Je croyais que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réuſſi ? Ce n'était pas cependant les eſpeces qui manquaient de ce côté... & pourquoi n'avez-vous pas ſuivi votre pointe ?

M. JULLEFORT.

Quoi ! vous êtes à ſavoir que ſes parens l'ont fait enfermer ſubtilement, ſous prétexte de démence ? Elle n'avoit pourtant que ſoixante-ſix ans : ils m'ont joué là un tour perfide ; c'eſt une perte pour moi irréparable. On ne ſait pas, Monſieur du Saphir, on ne ſait

pas jusqu'où cela allait : je ne reculais pas cette fois à me marier, j'aurais bataillé ; mais l'interdiction est venue comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité... voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, & avec d'assez bons partis ; point du tout, quand il n'y a plus qu'à signer, voilà qu'il n'y a plus rien de fait.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous aussi ? je ne suis pas un imbécile, moi ; un homme à me marier en dupe. En vérité, il faut l'avouer, si l'on n'y prenait garde, un sot marché serait bientôt conclu. L'un, c'est sa fille qu'il veut marier adroitement ; elle est bien mise, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or, je me montre amoureux, rempli d'une excessive tendresse ; & quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paraissent de vieux contrats réduits à moitié que l'on veut me passer plus chers que sur la place même ; c'est une dot payable en des termes éloignés, c'est-à-dire, une espérance, & par conséquent un germe de procès contre un beau-pere. C'est un trousseau estimé ; ah ! à un prix au-dessus de ce que je le paierais chez le plus dur Juif à dix ans de crédit ; aussi mon amour expire involontairement ; l'amour ne se nourrit point de brouillards ; il faut en ménage de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il est vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui ressemble assez à son caractere ; ce n'est qu'une conjecture ; on est amorcé par des promesses dorées, & l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en sont pas moins dispendieuses ; voyez seulement dans notre état ; elles se sont mises sur un ton, un ton... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir ; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, *comme par souvenir, & souriant à demi.*

Une fois... il y a quelque temps de cela... une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étais sur le point de signer, dans la certitude d'épouser une fille unique : elle était assez riche. La mere avait quarante-quatre ans sonnés ; elle n'avoit point eu d'enfans depuis dix-sept années. Cela paraissait sans ombrage. Heureusement

pour moi que je ſonge à tout, & que la regardant un certain ſoir très-fixement, je la ſoupçonnai tout-à-coup,... devinez... oh ! ce fut une illumination ſoudaine, un véritable trait de génie... je fis naître prudemment un prétexte pour différer, & bien me prit alors, car deux mois après il n'y avait plus aucun doute. Un ſecond enfant venait en tapinois m'enlever malignement la moitié de mon bien. Tout autre que moi ſerait tombé dans le piége. Avouez... qui diable aurait penſé ?... or jugez quelle énorme différence ! moitié moins d'un ſeul coup !... auſſi depuis ce temps-là, quand on me parle d'une fille, c'eſt d'abord de la mere que je m'informe, & ſi elle n'a pas cinquante-cinq ans révolus... je paſſe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici vous n'avez rien à craindre de ſemblable ; la pauvre Madame Delomer eſt enterrée depuis douze ans... j'ai aſſiſté à ſon convoi...

M. JULLEFORT.

Fort bien... & vous avez vu appoſer les ſcellés ?... On n'a rien détourné ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! Monſieur Delomer eſt d'une probité reconnue.

M JULLEFORT.

Sa fille eſt bien fille unique.

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, Monſieur, aſſurément.

M. JULLEFORT.

Bon... c'eſt que par fois il y a des freres qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique, ou bien des ſœurs qui ſortent du Couvent comme des Ombres, & dont on ne parlait pas... J'ai de l'expérience. Au reſte, Monſieur Delomer n'eſt pas capable d'une telle perfidie.

M. DU SAPHIR.

Mais ſur ces ſortes de choſes-là ; en bonne police, il devrait y avoir, dans chaque province, un Bureau d'aſſurance.

M. JULLEFORT.

Ne croyez pas plaiſanter ; vraiment ce ſerait un projet à donner, & plus utile que tant d'autres... mais dites-moi un peu, vous qui l'approchez depuis long-temps, vous lui avez toujours connu une conduite rangée, réguliere ? vous ne lui ſoupçonnez pas quelque inclination en ville, où quelque vieille habitude ?...

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire?

M. JULLEFORT.

Je veux dire ſi je n'aurais pas à appréhender qu'il viut follement à ſe remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voyent leurs enfans... vous entendez ?

M. DU SAPHIR.

Non, non; ne craignez rien. Il ne ſe remariera jamais; il aime trop ſa fille pour cela. Je ſuis ſûr qu'il vaudrait avoir quatre fois plus de bien, pour le ſeul plaiſir de lui tout laiſſer.

M. JULLEFORT, *avec une exclamation joyeuſe.*

Vous avez raiſon; c'eſt une aimable fille, une fille charmante... vous m'enchantez... Ah ! çà, vous ne ſavez point que je l'aime à la folie... Je le vois, c'eſt elle qui doit être ma femme... point de mere, point de frere... Allons, allons, Monſieur du Saphir, apprêtez-vous; vos girandoles partiront cette fois.

M. DU SAPHIR.

Puis-je compter ?...

M. JULLEFORT.

Vous ne riſquez rien; vous dis-je, de préparer les préſens des accords. Dès tout-à-l'heure, je preſſe le pere de conclurre.

M. DU SAPHIR.

Mais ſans trop de curioſité, êtes-vous bien dans la maiſon ?

M. JULLEFORT.

Très-bien j'ai été préſenté par une perſonne qui a un rang, & je me ſuis fait recommander par gens qui ont beaucoup de fortune; ainſi...

M. DU SAPHIR.

A merveille !... mais penſez-vous que la Demoiſelle vous voye d'un regard favorable ?

M. JULLEFORT.

Oh ! oui... oui; quand il s'agit du Sacrement, une fille aime toujours aſſez. Nous aurons tout le temps de nous connaître pour nous aimer enſuite; ce n'eſt pas là mon inquiétude. Le pere eſt fou de moi, ſes affaires vont rondement, tout cela ira le mieux du monde, & je ſais déja où placer. *(Vivement.)* Apportez-moi dans une heure les diamans & les bijoux je ſigne dès aujourd'hui...

M.

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toujours à vous & à vos amis. J'entends, je crois, Monſieur Delomer; votre très-humble ſerviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voye pas.

M. DU SAPHIR.

Je me ſauve.

SCENE II.

M. JULLEFORT, *ſeul.*

ON m'avait bien informé de tout ce qu'il m'a dit-là; mais il eſt toujours bon de queſtionner; le plus petit ſait ſouvent les choſes qu'on croit le mieux cachées, & ce ne ſont pas toujours les gens de la maiſon qui en connaiſſent le véritable intérieur Le témoignage de ce Bijoutier m'a fait plaiſir. Il eſt fort agréable d'entendre prôner le bien qui doit nous être propre... qu'un contrat eſt une choſe bien imaginée! D'un trait de plume, là, ſans rien débourſer, on acquiert de maiſons, des effets royaux, de l'argent, des meubles... il eſt vrai qu'on a une femme; mais on vit avec elle à ſon aiſe, on regle ſa dépenſe; on eſt maître, après tout, de la Communauté... nos ayeux n'étoient pas des ſots... C'eſt un parti tel qu'il me convient... Quand le pere ne me donnerait que deux cents mille francs comptant, puiſque le reſte eſt ſûr, il n'eſt pas jeune, nous patienterons... il y a des jours cependant qu'il paraît encore bien verd!...

SCENE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. DELOMER, *paraît dans le fond de la Scene, avec un porteur qui a une ſacoche vuide ſur l'épaule; il lui diſtribue avec réflexion différens papiers.*

TEnez, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré.

(*Le porteur va pour s'en aller ; Monſieur Delomer s'avance, puis rappelle le porteur.*)

Bonaventure, écoutez, donc ; vous paſſerez auparavant au Bureau. Monſieur Dominique aura peut-être quelqu'autre choſe à vous donner. (*Le porteur s'en va.*) (*Il apperçoit Monſieur Jullefort.*) Ah, ah, c'eſt vous ? comment avez-vous paſſé la nuit ?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde, & vous ?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le ſommeil agité... hier au ſoir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, & quand une fois je travaille tard comme cela, le reſte de la nuit s'en reſſent ; je la paſſe toute blanche, à bâtir ; comme l'on dit, des châteaux en Eſpagne.

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent ſouvent les plus agréables journées, n'eſt-il pas vrai ? Sur-tout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à ſon aiſe, dans le ſilence & la tranquillité des nuits, une ſpéculation bien conçue, bien nette, & qu'à quelque temps de-là, elle réuſſit à plaiſir... on ne regrette plus la nuit blanche...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune, juſqu'à préſent elle m'a aſſez favorablement traité ; &, je vous l'avouerai, après de certaines entrées que j'attends, & qui ne tarderont guères, ma fille une fois établie, c'en eſt fait je me repoſe.

M. JULLEFORT.

Oh ! vous vous repoſerez, il eſt juſte : mais tout en faiſant valoir vos fonds, n'eſt-il pas vrai ? Oui. Cela amuſe, cela diſtrait, cela réjouit. C'eſt une occupation. Au reſte, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne ſoit bientôt établie, vous connoiſſez mes intentions : mon ſeul deſir eſt de l'obtenir le plutôt que je pourrai.

M. DELOMER.

Je le ſais, & l'on m'a parlé encore hier de vous en termes preſſants, vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur : auſſi c'eſt, en partie, ce à quoi j'ai rêvé cette nuit : ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maiſon avec une diſtinction auſſi marquée... d'ailleurs, la maniere dont nous avons parlé en ſa préſence...

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit assurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat; votre Notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, *d'un ton hypocrite.*

Mais je ne le lui avais pas dit.

M. DELOMER.

Dit ou non dit, je ne m'offense point de cela : il est juste que chacun fasse ses conditions... une fille, avec des attraits, a toujours des adorateurs; mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh ! je ne prétends point faire de loi, mais observer seulement une certaine forme pour se prémunir contre la chicane. La chicane ! vous savez on ne sauroit trop consolider un contrat : c'est non-seulement pour toute la vie, mais encore pour les enfants, les petits-enfants & les arrière-petits-enfants. Vous savez qu'il faudra que je tienne maison, & que pour qu'elle soit exempte de ces gênes disgracieuses, qui troublent tout le plaisir d'être ensemble...

M. DELOMER.

Aussi je vous le répete, rien ne m'a offensé dans vos articles : je n'en ai qu'un de mon côté à opposer aux vôtres; mais aussi j'y tiens invinciblement, ce n'est que sous cette condition que j'accorderai ma fille, & je crois être sûr d'avance que vous y souscrirez...

M. JULLEFORT, *inquiet.*

Vous êtes sûr!... vous me connoissez bien... mais est-ce de grande conséquence?

M. DELOMER.

De la plus grande; aussi je n'ai que cette condition-là : j'exige de vous, que vous me donniez votre parole d'honneur, que vous la remplirez dans toute son étendue.

M. JULLEFORT, *à part.*

Il me fait trembler. Serait-ce de rendre la dot en cas décès. C'est toujours-là la pierre d'achoppement (*D'une voix un peu altérée.*) Quelle est-elle enfin cette condition?

M. DELOMER.

C'est de la rendre toute sa vie heureuse, bien heu-

reuſe, la plus heureuſe des épouſes, entendez-vous ?

M. JULLEFORT.

Ce n'eſt que cela ! (*à part.*) je reſpire (*Haut.*) Ah ! comptez ſur moi, en douteriez-vous ?

M. DELOMER.

On ne connaît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aſpire à la main d'une fille ſe contrefait toujours, & chacun prend un maſque qu'il ne tarde gueres à dépoſer. Je ne vous mets point de cette claſſe, c'eſt une ſimple réflexion. On m'a dit tant de bien de vous, & vous prévenez vous-même ſi fort en votre faveur, que je me ſuis décidé. Je veux voir ma fille pourvue, elle eſt d'âge, elle n'a point de mere. Je ne ſuis pas une ſociété pour elle. Il lui en faut une : vous dites l'aimer, & je le crois, puiſque vous la demandez avec tant d'empreſſement... tout eſt dit. Je m'attends qu'elle va s'effrayer un peu de cette union. Le changement d'état coûte toujours aux jeunes filles. C'eſt à vous de captiver ſon cœur : il eſt neuf & ſenſible, vous le conformerez à votre guiſe. Il n'y a que deux ans qu'elle eſt ſortie du Couvent, & je n'ai point reçu les aſſiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte auſſi que vous n'auriez trouvé perſonne ami plus vrai, amant plus ſincère...

M. DELOMER.

Tout en poſſédant ma fille, ſes charmes ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux ſur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah ! Monſieur de quoi me parlez-vous ? Tout ceci ſe verra dans l'étude du Notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* eſt de ſtyle. Parlons à cœur ouvert. On a beau faire des mines ; le cœur ſaute de joie, quand la richeſſe accompagne la beauté. Ce n'eſt pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour ſon bien : au contraire, je crois que vous l'aimez aſſez pour l'épouſer, quand je n'aurais aujourd'hui que peu de choſe à lui donner.

M. JULLEFORT, *à part, & tout intrigué.*

Où cela va-t-il me mener encore ? Oh ! je ſuis ſur les épines. (*Haut.*) Vous dites bien vrai, & ſi ce n'étoient les beſoins multipliées, les folies du jour, je

ne ſais quel luxe tyrannique, un état à remplir... mais c'eſt autant pour elle que pour moi.

M. DELOMER.

N'ayez aucune inquiétude ſur ce chapitre, je n'ai qu'elle, & je veux lui procurer une áiſance honorable, je n'y regarderai pas de ſi près, & vous ſerez content. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'eſt tout ce que je peux d'abord...

M. JULLEFORT, *attentif & diſſimulé.*

Il faut bien vous écouter, puiſque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais ſi vous n'entendiez pas ces ſortes d'affaires, nous en cauſerions tantôt chez notre Avocat, il eſt impartial.

M. JULLEFORT.

Puiſque nous y ſommes, c'eſt à moi à vous entendre... il eſt vrai que je ſuis peu habile à entrer dans de pareils détails, j'ignore abſolument les clauſes & les formes de tels arrangements...

M. DELOMER.

En ce cas, remettons-nous en, ſi vous l'aimez mieux, à mon Notaire : il ſtipulera tout cela avec le vôtre. Le tableau ſera plus net, & vous verrez d'un coup-d'œil.

M. JULLEFORT.

J'aimerois toujours mieux entendre de votre bouche le témoignage de vos bienfaits paternels... votre ame noble, grande, généreuſe...

M. DELOMER.

On n'eſt point généreux envers ſes enfants, on n'eſt qu'équitable : mon intention a toujours été d'aſſurer le bien-être de ma fille & celui de mon gendre. D'abord je vous donne ce qu'il y a de plus ſolide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode : avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occaſion. On achette une terre, une charge : que ſais-je ? on applanit toutes les difficultés, on double quelquefois ſes revenus.

M. JULLEFORT, *avec emphaſe.*

Oh ! oui, ſans contredit... très-bien vu.

M. DELOMER.

Vous conſulterez enſemble ce qui vous rira le plus, je vous laiſſe les maîtres : c'eſt ma maxime à moi qu'on ne réuſſit jamais bien, que dans ce qu'on exécute librement, & à ſa propre fantaiſie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une maniere ſi ſenſée, ſi judicieuſes que je ne me laſſe point de l'admirer ; certes je me ferai gloire en tout de demander & ſuivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je : vous ferez à votre tête, je vous ferai porter la veille la ſomme, le reſte eſt abſolument votre affaire ; je ne m'en mêle plus ... vous ſerez maître de diſpoſer...

SCENE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE.

Dominique pere arrive dans le moment & coupe la parole à M. Delomer.

DOMINIQUE *pere, ſaluant.*

MONSIEUR...

M. JULLEFORT, *à part.*

Au diable ſoit de l'homme ! j'allois ſavoir...

DOMINIQUE *pere, en habit de gros drap, avec un grand chapeau & de grandes manchettes.*

Monſieur permettra-t-il à Dominique ſon ancien ſerviteur de lui préſenter à cette heure ſes devoirs.

M. DELOMER.

Bon jour, pere Dominique, bon jour... toujours le teint frais !

M. JULLEFORT, *à part.*

Peſte ſoit de l'importun ! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE *pere.*

Je vous importune peut-être, Monſieur ; je me retire.

M. DELOMER.

Point, nous avons fait : vous êtes une connoiſſance ancienne, un digne homme que je vois & verrai toujours avec le plus grand plaiſir... nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort : auſſi n'ai-je pas tout dit ; je me ſouviens de quelque choſe, qu'il faut diſcuter en tierce perſonne. Paſſez là-dedans, en lui donnant le bon jour, vous cauſerez ; elle eſt avec une voiſine de nos amies.

M. JULLEFORT, *froidement.*

Vous me le permettez.

M. DELOMER.

Si je le permets ! Mais voyez donc ! Cela va ſans dire.

SCENE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

M. DELOMER.

EH bien, pere Dominique, qu'y a-t il ? je ſuis charmé de vous voir ſi bien portant : que m'apportez-vous là de bon ?

DOMINIQUE *pere.*

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année ; je me ſuis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Mais s'il me prenait fantaiſie de ne pas vous donner de l'argent ?

DOMINIQUE *pere.*

Vous feriez comme bien d'autres, car on ne paie plus.

M. DELOMER.

Comment ! Vous auriez beaucoup de débiteurs, vous ?

DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, il n'y a plus guere que cinq ou ſix de mes pratiques & des plus anciennes qui me donnent-là, ſans faire la mine, de l'argent quand je leur en demande : les autres, petits ou grands, prennent des remiſes ; & j'ai là une liſte, voyez-vous ! où il y a bien des verreux.

M. DELOMER, *haußant les épaules.*

Mais, comment peut-on demander crédit à un Vinaigrier ! cela me révolte. (*Il le paye.*)

DOMINIQUE *pere.*

Vraiment, vraiment ! cela vous étonne, eh ! eh ! Si je voulois leur en prêter, pluſieurs & des plus hupés m'embraſſeraient & m'appelleraient encore leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis... je vous ſouhaiterais un tout autre état, mon cher Dominique ; vous êtes un ſi brave homme !

DOMINIQUE *pere.*

Un autre état!... Et pourquoi? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas: autant vaut celui-là qu'un autre. Pourvu que je vive en honnête-homme, qu'importe, après tout, ma façon de vivre? tout en pouſſant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étaient pas ſi content que moi. Que ſont quatre roues quand une ſuffit à me faire rouler ma vie. Mon pere étoit un pauvre Vigneron, qui avait travaillé toute ſa vie pour ne boire que de la piquette. Moi j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me ſuis ingéré d'en compoſer de plus d'une ſorte, ainſi que des moutardes de ſanté; &, grace à Dieu, ce n'eſt pas pour me venter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous eſtime ſinguliérement, & ſur-tout en conſidérant l'éducation que vous avez donnée à votre fils... ce jeune homme-là promet beaucoup.

DOMINIQUE *pere.*

Je venais auſſi pour en cauſer un peu avec vous... Vous en êtes donc vraiment content?...

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-content: je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire, il s'en acquitte très-bien, avec célérité & prudence; votre fils a des talens; & chacun eſt enchanté de ſes procédés.

DOMINIQUE *pere, avec la plus grande joie.*

Ce que vous me dites-là me met du bon ſang dans les veines, & me fera vivre trente ans de plus; c'eſt le ſeul enfant que j'aie eu, c'eſt lui qui eſt aujourd'hui toute ma joie & toute ma conſolation ſur la terre. Je n'ai goûté d'autres plaiſirs depuis que je ſuis au monde, que l'idée attendriſſante de le voir ſe tourner à bien, & devenir un honnête-homme: il l'eſt; je ſuis heureux, je ne me ſuis marié que pour former un bon citoyen. J'ai donné ſelon mon pouvoir tous mes ſoins à ſon éducation, me retranchant ſur le néceſſaire pour qu'il ne manquât de rien Donner la vie eſt bien peu de choſe, ſi l'on n'y joint l'aſſurance d'un certain bien-être. C'eſt un devoir doux à remplir & qui porte ſa récompenſe avec ſoi. Je l'aurois bien mis de mon métier: mais les enfans ne réſiſtent jamais comme leur pere, il gâtent leur état; & puis ils veulent toujours être quelque choſe de plus.

M. DELOMER.

Cela eſt dans l'eſprit de l'homme qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE *pere.*

Ils n'en ſont pas pour cela plus heureux, mais qu'importe? ils croyent l'être: il faut que chacun ſuive ſes idées, que chacun ſoit libre, voilà mes principes à moi... vous penſez donc qu'il fera ſon chemin?

M. DELOMER.

J'en étais preſque ſûr dès le moment que vous me l'avez préſenté. La probité donne à la phiſionomie une certaine ouverture qui plaît au premier coup d'œil; & cette phiſionomie eſt héréditaire dans votre famille. Il avoit alors un air tout englomane avec ſon habit bleu & ſes cheveux courts. Je n'ai pas été médiocrement ſurpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils auſſi verſé dans l'uſage du monde.

DOMINIQUE *pere.*

Voici la troiſieme année qui court, depuis que je l'ai fait venir de chez l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne-heure, n'ai-je pas pris-là le meilleur parti? J'avais un parent, préfet de College, qu'on diſait ſavant, & à qui je ne trouvais pas moi le ſens commun, il me diſait toujours d'un ton rogue; ſans le latin votre fils ne parviendra jamais à rien..! Tudieu! Mon couſin, lui répondis-je, vous avez beau dire, on ne parle plus latin dans aucune maiſon du Royaume. Si mon fils avoit beſoin d'une autre langue que la ſienne, c'eſt en Anglais, c'eſt en Allemand qu'il lui ſerait utile & agréable de ſavoir s'expliquer; il trouverait des gens pour lui répondre... & je vous l'envoyai ſur le champ dans ces pays-là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formerent au Commerce & qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les Colleges. On ne ſait que faire trop ſouvent de ces beaux latiniſtes: ils ne poſſedent que des choſes inutiles, croient tout ſavoir, ſont tout & ne ſont rien: votre fils m'aide beaucoup; il vous a plus vîte traduit une lettre Allemande ou Anglaiſe; & je lui laiſſe ſouvent faire la réponſe, elle n'en eſt que mieux.

Je vous proteſte qu'il m'eſt très-utile & qu'aujourd'hui preſque toute ma correſpondance roule ſur lui.

DOMINIQUE *pere, un peu interdit.*

Toute votre correſpondance ! . . . Diable ! cela m'embarraſſe.

M. DELOMER.

Pourquoi donc ? Vous ne répondez pas . . . parlez, vous héſitez.

DOMINIQUE *pere, vivement.*

C'eſt que je n'oſe plus vous dire à préſent que je voulais qu'il s'en allât de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât ! Et où irait-il, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, je ne ſais : mais ce garçon-là, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, eſt changé conſidérablement ; il n'eſt point cependant malade : mais qu'a-t-il donc ? Quand il eſt arrivé (vous le ſavez comme moi) il avoit une mine rayonnante & qui faiſait plaiſir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles . . . à préſent (prenez-y garde) vous verrez ſes joues un peu applaties & palotes, ſes yeux plus enfoncés & moins riants : nous avons dîné l'autre jour enſemble ; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me fâcheroit beaucoup de le perdre ; & certes je regretterais autant ſa perſonne que ſes talens . . . mais le voilà : ſouffrez que je l'interroge un peu à ce ſujet . . . il ſera peut-être moins diſcret avec moi.

DOMINIQUE *pere.*

Oui, interrogez-le . . . à deux nous verrons ce qu'il a dans l'ame.

SCENE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, entrant & courant à ſon pere.*

MON pere . . . Ah ! je ne ſavais pas que vous étiez ici . . . que je vous embraſſe !

DOMINIQUE *pere.*

Bon jour, mon fils . . . j'allais paſſer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Ecoutez, Dominique... il ne faut rien me déguiſer... votre pere s'imagine que le ſéjour de Paris ne vous eſt point agréable. Il croit deviner en vous une ſecrette envie de retourner aux lieux que vous avez habités ſi long-temps ; je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maiſon : mais comme on n'eſt pas maîtres de ſes inclinations, ſi elles vous éloignaient d'ici, quelque fût mon regret, vous êtes libre.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! Monſieur, qui peut me prêter des ſentimens qui ſont auſſi loin de ma penſée ? on a mal lu dans mon cœur : moi m'éloigner de vous, moi vous quitter. Ah ! mon pere ! ah, Monſieur, gardez-vous de l'imaginer. Croyez que c'eſt dans toute autre ville que je vivrais malheureux.

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu, je ſuis charmé de m'être trompé. Cet aveu eſt trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur ; puiſqu'il eſt ainſi nous ſerons tous trois contens. (*A M. Delomer.*) Vous le voyez, Monſieur, il n'eſt pas un ingrat, il vous paye du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en reſſens une ſatisfaction extrême. (*à Dominique fils.*) Oui, Dominique, j'aurais été fâché de vous voir abandonner ma maiſon, vous méritez que je vous en faſſe l'aveu, je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance & à juſte titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, & je l'ai dit à votre pere.

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur, je borne mon ambition à vous ſatisfaire.... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon pere eſt pour moi la plus précieuſe des récompenſes.

DOMINIQUE *pere, frappant ſur l'épaule de ſon fils.*

Mon ami, le prix d'une bonne conduite eſt d'être eſtimé de tout le monde.

M. DELOMER.

Il m'aurait cauſé un grand chagrin en me quittant : je vous proteſte que cela auroit altéré le plaiſir que je vais goûter, en établiſſant ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Ah ! vous mariez Mademoiſelle ? Bon, bon : bien fait . . . bien fait.

(*Dominique fils paraît tout à coup ſurpris & agité.*)

M. DELOMER.

Oui, je la marie ; vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous ſemblera ; je vous le déclare, c'eſt une affaire décidée, je l'accorde à Monſieur Jullefort : c'eſt un parti ſortable.

DOMINIQUE *pere.*

L'aimable enfant ! Je l'ai vu haute comme cela ; & toute petite elle me faiſoit toujours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrais, quoique j'euſſe mon bonnet de laine au moins !

M. DELOMER, *à Dominique fils.*

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombre de petits ſervices : car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de nôces. Je n'ai jamais marié de fille, cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choſes ; je veux que vous repréſentiez comme un parent & que vous en faſſiez l'office.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une eſtime diſtinguée.

DOMINIQUE *fils.*

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon pere . . . vous diſiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raiſon . . . vous voyez bien mieux que moi . . . votre expérience . . . j'ai refléchi . . . il faut que je quitte Paris . . . tout le veut. (*A M. Delomer.*) Monſieur, c'eſt à regret, mais je ne puis reſter ; je le ſens à préſent, je ne puis reſter.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE *pere.*

Quel raiſonnement creux as-tu donc fait à part toi dans ta cervelle, eſt-ce que tu extravagues ? Tu ne voulais pas partir, il y a un moment, & puis tu veux partir.

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penſer auſſi différentes ?

DOMINIQUE *fils, avec une certaine véhémence.*

Je partirai, je le dois, il le faut, j'ai mes raiſons.

Mes raiſons ſont bien légitimes... il m'en coûtera de vous quitter, Monſieur, mais cela importe, cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(*Il s'éloigne dans un coin du Théâtre & paroît accablé.*

DOMINIQUE *pere, inquiet ſur l'état de ſon fils.*

Que me direz-vous de cela, Monſieur Delomer? je n'y entends rien moi... il veut... il ne veut pas... ſa tête!... je ne le reconnais plus...

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'eſt qu'il a quelque chagrin ſecret que je ne puis deviner, il l'épanchera plus librement dans votre ſein. Vous êtes un bon pere, ſon bonheur vous eſt cher, il m'eſt cher auſſi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre pays, il faudra bien y conſentir; il m'en coûtera; mais ſon bonheur avant tout.. je vous laiſſe enſemble.

SCENE VII.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *pere.*

HÉ bien, Dominique, qu'y a-t-il?... Vous vous éloiguez de moi, & vous pleurez ſans me rien dire.

DOMINIQUE *fils, en s'eſſuyant les yeux.*

Oh! pour cela non, mon pere.

DOMINIQUE *pere, le contrefaiſant.*

Oh! pour cela non, mon pere!... Tu n'as point de chagrin non plus!... tu n'as rien à me confier!... tu ne pleures pas en liberté avec moi!

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere! de grace, n'exigez aucun aveu... ſouffrez ſeulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maiſon; plus j'en ſerai loin, & moins je ſouffrirai peut-être.

DOMINIQUE *pere, avec tendreſſe.*

Et c'eſt à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguiſes quelque choſe!... as-tu oublié comme nous ſommes enſemble; as-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent? dis-le moi, & je lui cede la place... Mon

fils, mon ami, parle, parle... va, je ſuis peut-être le ſeul encore qui puiſſe changer ta deſtinée.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Je n'oſerai jamais... mais d'où vient que je n'oſerai pas... ſuis-je donc criminel?... non, non; ah! mon pere, mon pere! pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé... Avec tant de vertus, vous mériteriez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE *pere.*

En voici bien d'un autre!... & qu'eſt-ce que cela te fait, ſi je ſuis content, heureux, ſatisfait?... mais parle-moi avec franchiſe; rougiras-tu dans le monde d'avoir un pere Vinaigrier? Aurais-tu conçu ce pitoyable orgueil? C'eſt une maladie commune à beaucoup d'enfants que leur pere a faits un peu plus qu'eux, & nous raiſonnerions enſemble pour tâcher de la guérir, car l'homme eſt ſi ſujet à ſe laiſſer prendre à des fantômes!... Va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée-là pourrait te ſaiſir un jour; j'y ai pourvu, & je n'en ai point pris d'alarme.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere, je vous reſpecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un ſeul inſtant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me ſerait permis de choiſir, que je ne choiſirais pas un autre pere que vous, je vous préférerais au plus riche, au plus illuſtre Citoyen de cette ville; mais le préjugé fait que tout le monde ne penſe pas, comme moi, & je ſuis malheureux, peut-être à jamais, par cette ſeule cauſe.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà! me parleras-tu clairement... Voyons; eſt-ce de l'argent qui te manque? *(Fouillant dans ſa poche.)* J'ai là quelque choſe en réſerve... prends, prends...

DOMINIQUE *fils, l'arrêtant.*

Depuis long-temps vous ſavez que mes appointemens me ſuffiſent; vous avez aſſez fait pour moi, & plus... je voudrais même... que dis-je? j'eſpere bien avant peu, ſi je proſpere...

DOMINIQUE *pere.*

Je connais tes ſentimens, tu n'as pas beſoin de les exprimer... ton cœur, mon fils, eſt-il autre que le mien?

DOMINIQUE *fils, lui baiſant les mains.*

Mon bonheur ſera de vous chérir; il faut qu'il me

tienne lieu de tout autre. Eh bien ! je me conſolerai avec lui... vous venez de l'entendre ; Monſieur Delomer donne ſa fille à Monſieur Jullefort ; cet homme, parce qu'il eſt riche, va obtenir ſa main.

DOMINIQUE *pere.*

Serais-tu jaloux de cet homme ?

DOMINIQUE *fils.*

Oh ! oui, très-jaloux, non de ſes richeſſes, mais de ſon bonheur.

DOMINIQUE *pere.*

Eſt-ce elle que tu deſires, ou un établiſſement ?... prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE *fils.*

Que n'eſt-elle auſſi pauvre que je le ſuis, j'unirais mon ſort au ſien... Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne fallait s'attacher qu'à la perſonne ſeule.

DOMINIQUE *pere.*

Mais pour s'attacher à une perſonne, il faut en être aimé, & ſans doute que celui qu'elle conſent à épouſer lui plaît plus que toi ? ainſi mon pauvre ami : il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! ſi elle ſe donnait à celui qu'elle ſait l'aimer le plus, je ſuis bien ſûr que perſonne ne l'emporteroit ſur moi.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que, ſi on recevait tes vœux, tu n'héſiterais pas à la prendre pour femme ?

DOMINIQUE *fils.*

Hélas ! que ce bonheur eſt loin de moi... c'en eſt fait ; non, je n'en aimerai jamais un autre, & cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE *pere, après un moment de réflexion.*

Que ſait-on ?... mais, dis-moi ; comment cet amour a-t-il pris naiſſance dans ton cœur ?

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere ! je l'ai vu dans le premiers temps ſans en être frappé ; nous avons converſé, nous avons lu, chanté, joué enſemble, & je n'en était pas encore touché ; au contraire, j'en admirais d'autres qui me ſemblaient bien plus belles ; mais dans la ſuite, j'ai ceſſé de les trouver ſi aimables, & plus je converſais avec Mademoiſelle Delomer, plus je me ſuis ſenti enchanté. Si vous ſaviez comme elle penſe, comme elle

s'exprime, quelle nobleſſe de ſentiment, quelle ſenſibilité inépuiſable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante regne dans toutes ſes actions, & le tout ſans géne, ſans effort, ſans prétention; elle a les graces de la modeſtie, & la gaieté de l'innocence; ſa joie eſt pure & naïve comme ſon cœur... j'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de perſonne, & je l'ai toujours vue reprendre ſes amies à la moindre médiſance...

DOMINIQUE *pere.*

Joli caractere de femme!

DOMINIQUE *fils.*

Ah! ſi vous ſaviez ſur-tout comme elle aime ſon pere!

DOMINIQUE *pere.*

Mais peux-tu me dire ſi elle ſe marie par obéiſſance ou par inclination.

DOMINIQUE *fils.*

Par inclination! oh! non... Monſieur Jullefort eſt un fort galant homme, mais...

DOMINIQUE *pere.*

Te préféreroit-elle à lui, ſi tu étais auſſi riche que ce Monſieur Jullefort; dis-moi?

DOMINIQUE *fils, avec paſſion.*

J'oſe le penſer... je me flatte trop, peut-être; mais c'eſt la ſeule conſolation qui me ſoit permiſe; je ne la perdrai point, tout infortuné que je ſuis... mais il va l'épouſer; fille ſoumiſe, elle n'oſera déſaprouver le choix d'un pere... elle obéira, elle va être malheureuſe pour toujours, & moi auſſi.

DOMINIQUE *pere, avec réflexion.*

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere!

DOMINIQUE *pere, lui prenant la main.*

Prends courage, mon ami... eſpere...

DOMINIQUE *fils.*

Que dites-vous?... Moi, eſpérer!

DOMINIQUE *pere.*

Mais, puiſque ce mariage n'eſt pas conclu, il eſt encore temps... je parle à ſon pere aujourd'hui, & je la demande pour toi...

DOMINIQUE *fils, avec frayeur.*

Y penſez-vous... gardez-vous de m'expoſer à un refus: il prendrait pour un affront... il recevrait avec un dédain outrageant... j'en mourrais de douleur... ſur quoi pouvez-

pouvez-vous eſpérer ? fortune, rang, préjugés, tout nous ſépare. Dans ce ſiecle de cupidité, qu'importe que l'amour uniſſe deux cœurs ?

DOMINIQUE *pere.*

Reſte ici, te dis-je... Va, mon ami ; la journée ne ſe paſſera pas que je ne revienne te retrouver ici, & peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE *fils.*

Je me repens de vous avoir parlé... laiſſez-moi plutôt fuir loin d'elle ; que ſert de m'amuſer d'un inutile eſpoir ? Je ne ſouffre déja que trop, ſans m'expoſer en bute aux traits du mépris ; le riche eſt ſuperbe... il eſt au-deſſus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le ſort éloigne de moi.

DOMINIQUE *pere.*

Tais-toi, & laiſſe-moi agir... Tu as beau faire l'étonné ; je veux que tu reſtes dans cette maiſon, & que tu n'en ſortes point.

DOMINIQUE *fils.*

Ah mon pere ! ceci devient au-deſſus de mes forces.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà ! il eſt de ton devoir de m'écouter, & de m'obéir, quand je parle... entends-tu ?...

(Il s'en va à pas lents ; le fils le ſuit de loin, la tête baiſſée. Le pere revient ſur ſes pas, & prenant la main de ſon fils, il lui dit d'un ton attendri & ferme :)

Tu l'auras, Dominique ; tu l'auras.

(Le pere ſort.)

DOMINIQUE *fils, ſeul.*

Ce bon pere ! comme il ſe livre aux illuſions que lui inſpire ſa tendreſſe !... Ah ! je n'ai pas même l'eſpoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE, *fils, arrive d'un pas lent & rêveur.*

TU l'auras, tu l'auras... Ces mots (& je ne ſais pourquoi) reviennent frapper ſans ceſſe mon oreille. C'eſt en vain qu'il aura voulu diſtraire la douleur qui me conſume... Ah? trop cher objet! jamais, non, jamais tu ne ſortiras de ce cœur; ton image y eſt gravée pour la vie, en dépit d'un ſort injuſte qui nous ſépare.... C'eſt à préſent que j'éprouve combien je t'idolâtre... Moins j'ai d'eſpoir, & plus je t'aime.... Qu'il m'eſt cruel de te voir deſtinée à un autre! Un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'euſſe fait?... Un autre ſaura-t-il t'aimer comme moi?... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!... Tout dans cette maiſon me devient inſupportable... Elle-même augmente mon ſupplice Je n'oſe plus la regarder... Le ſeul ſon de ſa voix me porte au déſeſpoir; & plus je la fuis, plus il ſemble que le ſort la ramène ſur mes pas... La voici... Reſterai-je... Non.

SCENE II.

Mademoiſelle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

(*Dominique fils la ſalue & ſe retire lentement.*)

Mlle. DELOMER, *comme il eſt à la porte d'un ton triſte.*

VOus vous en allez, Monſieur!

DOMINIQUE *fils, revenant.*

Non, Mademoiſelle.

Mlle. DELOMER.

Vous ſortiez, cependant... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE *fils.*

J'allais...

Mlle. DELOMER.

Hé bien ! vous alliez ?

DOMINIQUE *fils.*

Mais je n'allais nulle part. (*il ſoupire.*)

Mlle. DELOMER.

Vous avez pris un air bien triſte aujourd'hui.

DOMINIQUE *fils.*

Il eſt vrai que je devrais... A propos, Mademoiſelle, j'oubliais de vous faire mon compliment.

Mlle. DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plaît ?

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur Jullefort... C'eſt une choſe décidée.

Mlle. DELOMER.

Vous êtes ironique !

DOMINIQUE *fils, avec paſſion & douleur.*

Je ne ſuis que malheureux.

Mlle. DELOMER.

Laiſſez-moi... Je fais mal de reſter avec vous ; nous nous trahiſſons tous deux : vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que Monſieur Jullefort.

DOMINIQUE *fils.*

Moi, je pourrais vous cauſer la moindre peine !... Ah ! Mademoiſelle, qu'exigez-vous de plus ?... N'ai-je pas renfermé, juſqu'ici & ſous le plus ſevère ſilence, le plus vif ſentiment ; ſentiment trop ambitieux ſans doute ; mais du moins j'ai ſu le taire.

Mlle. DELOMER.

Je le ſais.

DOMINIQUE *fils.*

Aucun eſpoir ne ſaurait m'être permis ; & c'eſt cette perſuaſion cruelle qui va m'éloigner d'une Ville où je ne peux plus vivre.

Mlle. DELOMER.

Croyez que je ſouffre en vous voyant ; & que je ſouffrirai encore plus, en ceſſant de vous voir.

DOMINIQUE *fils.*

Si vous avez quelque compaſſion pour moi, elle ne peut être que ſtérile. Ne bornez pas du moins votre pitié ; donnez-lui un libre cours ; j'en ai beſoin : apprenez que, malgré la barrière qui s'élève entre nous, il n'y qu'un bonheur ſans réſerve qui puiſſe me toucher.

Mlle. DELOMER.

Et comment réſiſter à mon pere? j'ai voulu dire quelques mots, il ne m'a point écoutée; il a fait parler ſon autorité, & je me ſuis trouvée ſans voix pour lui répondre : Monſieur Jullefort, recommandé de toute part, a gagné ſa confiance : il vous la devrait plutôt; mais (vous le ſavez) c'eſt la fortune qui fait les mariages : auſſi, combien en compte-t-on d'heureux!

DOMINIQUE *fils.*

Oui, la fortune m'a maltraité; & c'eſt ce qui m'a empêché, juſqu'à préſent, d'oſer lire dans vos regards.

Mlle. DELOMER.

Monſieur Jullefort me regarde avec beaucoup d'aſſurance.

DOMINIQUE *fils.*

Je ſuis bien loin de tant de hardieſſe.

Mlle. DELOMER.

Je l'ai toujours traité avec la plus grande froideur, & je ne conçois pas comment il y a des hommes qui veulent nous avoir ainſi malgré nous.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Il ne poſſede pas encore votre main; & ſi vous réſiſtez ici avec courage...

Mlle. DELOMER.

Quel courage voulez-vous que j'aie?... Eſt-ce à mon âge que l'on réſiſte? Je crains qu'il ne ſoit plus temps : mon pere, vous dis-je, a pris des engagemens.

DOMINIQUE *fils.*

Et vous le ratifierez?

Mlle. DELOMER, *avec douleur.*

Pourrai-je élever la voix, quand un pere commande? Vous ne ſavez pas tout le pouvoir qu'un pere a ſur nous... Je l'aime, je crains de l'offenſer; & plus je le chéris, plus je tremble de lui réſiſter.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! ſi j'étais à votre place, je ſaurais être plus ferme.

Mlle. DELOMER, *avec étonnement.*

Vous me conſeilleriez de déſobéir à mon pere!... Il ne faut pas que l'intérêt de votre amour vous faſſe ainſi parler contre mon devoir.

DOMINIQUE *fils.*

L'intérêt de mon amour! tout cher qu'il m'eſt, j'y renoncerais pour aſſurer votre repos... C'eſt le vôtre qui m'anime... Eſt-ce à moi d'eſpérer le conſentement

de votre pere ; moi qui n'ai rien, moi fils... L'orgueil a établi des inſtances inhumaines, qui ſont aujourd'hui mon déſeſpoir. . . Je crains ſeulement que vous ne ſoyez malheureuſe... Vivez avec tout autre, pourvu qu'il vous ſoit cher. . . Irez-vous contracter des liens cruels, qui vous feront ſentir le poids du malheur, chaque jour de votre vie ? Soyez à tout autre, & vivez fortunée ; je ſais de mon côté ce que je dois faire : c'eſt en quittant ma patrie ; c'eſt en allant gémir loin de vous, que je vous prouverai que l'amour qui me conſume eſt pur & déſintéreſſé.

Mlle. DELOMER, *d'un ton pénétré.*

Que ne ſuis-je ſi pauvre, que perſonne ne voulût de moi !

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! ſi j'étais riche ! j'irais m'offrir. . . Ou, que n'êtes vous ſans dot, vêtue en ſiamoiſe, vous auriez les mêmes charmes, & je ſerais plus près du bonheur : on ne ſoupçonnerait pas alors que je fuſſe tenté de votre fortune.

Mlle. DELOMER.

Mais au lieu de quitter la maiſon, ſi vous reſtiez... Je. . . Vous tenteriez. . . Vous pourriez même. . . Mais non, il n'y conſentira point ; je m'abuſe ; il n'y conſentira jamais.

DOMINIQUE *fils.*

Et c'eſt-là ce qui m'accable. . . Je ne puis aſpirer, même en idée, à me mettre ſur les rangs. J'offenſerais votre pere, j'aurai peut-être la phyſionomie d'un ſéducteur... les préjugés qui règnent... Allons je ſuis perdu, tandis qu'un autre, parce qu'il poſſede de l'or, aura l'audace de vous conquérir. . . Ah ! quelle diſtance il y a entre poſſéder le cœur d'une perſonne, ou ſa main.

Mlle. DELOMER.

Je vais l'accabler de froideur. . . Mais cet homme-là ne ſent rien. S'il perſiſte à me vouloir, ſeule & ſous les yeux d'un pere, lui ayant toujours obéi, reſpectant ſes volontés, je ferais donc. . .

DOMINIQUE *fils, avec une voix étouffée.*

Ciel ! . . . le ſerment de l'aimer.

Mlle. DELOMER, *avec attendriſſement.*

Et dans le même inſtant, ô Dieu ! celui de ne plus penſer à vous de toute ma vie. . . Ah !

DOMINIQUE *fils*, *avec vivacité.*

Pourrai-je me dire à moi-même, que vous y auriez ſongé quelquefois ?

Mlle. DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon cœur, & je vous ai trop entendu... C'eſt pour la premiere fois que nos cœurs s'expriment ainſi ; ils ne jouiront pas long-temps de ce plaiſir. La loi, les préjugés, tout eſt contre nous.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! je puis tout haſarder : je deviendrai téméraire ; j'irai me jetter à ſes pieds. Embraſſez-les de votre côté....

Mlle. DELOMER.

Le voici.... je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCENE III.

M. DELOMER, Mlle. DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

M. DELOMER, *arrivant avec précipitation & d'un air égaré.*

DOminique ! je vous cherchais ; & vous, ma fille... Ah, Dieu !.... J'ai de terribles choſes à vous apprendre.

DOMINIQUE *fils*, *avec inquiétude.*

Monſieur, qu'y a-t-il ?

Mlle DELOMER, *tremblante.*

Comme votre viſage eſt altéré, mon pere ! qu'avez-vous ?

M. DELOMER.

Je ſuis au déſeſpoir.

DOMINIQUE *fils.*

Vous ! Ah ! parlez.

Mlle. DELOMER.

Mon pere !

M. DELOMER, *tombant dans un fauteuil.*

Un moment : laiſſez-moi reſpirer... Ma fille tu vas frémir... Mon malheur ; il m'eſt plus cruel : il devient le tien... Ton pere ? hélas ! n'a travaillé toute ſa vie, que pour ſe voir en un ſeul jour tout-à-coup ruiné.

Mlle. DELOMER.

Ruiné, vous !

DOMINIQUE *fils.*

Comment ſe peut-il ?

M. DELOMER, *à Dominique.*

Vous méritez ma confiance, jeune-homme ; j'avoue même que j'aurais bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés ; je m'en repens aujourd'hui ; mais il n'eſt plus temps... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançais aux deux Aſſociés de Hambourg...

DOMINIQUE *fils.*

Ils auraient manqué !

M. DELOMER.

Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre : depuis vingt ans que je négocie avec eux, ma confiance était devenue ſans bornes ; je renonçais à toute autre correſpondance, pour me livrer entiérement à leurs demandes. Je viens de répondre encore pour eux dans une entrepriſe conſidérable, où cette même confiance m'a aveuglé. C'était la derniere opération que je voulais faire de ma vie. Que ne ſuis-je mort avant d'en avoir conçu l'idée.

Mlle. DELOMER.

Ah ! mon pere, mon pere, ne vous livrez point à l'abatement ; voici le jour du courage... Mais quoi ! tout ſerait-il perdu ?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite eſt ſans reſſource, & c'eſt dans le moment que j'attendais la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident-là m'écraſe. Le paiement de l'année, celui de la maiſon, ta dot, ton ſort, le mien, tout repoſait ſur eux ; tout eſt précipité dans l'abyme.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Je ſuis à vous, Monſieur ; faut-il courir, prendre la poſte, aller en perſonne ſtipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables ? Je pars ; je ne reviendrai qu'après avoir appaiſé l'orage.

(Pendant cette ſcene, Mademoiſelle Delomer demeure le viſage caché, & s'appuyant ſur un fauteuil.

M. DELOMER.

Il faut attendre ; il paraît que c'eſt le contre-coup que je reçois : ils n'ont manqué, ſans doute, que parce que l'orage vient de plus loin. Quel parti prendre pour

effectuer mes paiemens ? Ils se montent très-haut, & c'était les fonds que je devais recevoir de Hambourg, qui étaient destinés à l'acquit de ces créances, il faut emprunter & user de mon crédit. On m'offrait dernièrement encore des fonds assez considérables ; en attendant que cette opération se réalise, allez toujours escompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne fait rien encore. Nous paierons ces deux jours-ci, mais pas plus... Vous m'entendez bien ?

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! Monsieur, quelle affreuse extrémité !

M. DELOMER.

J'y suis réduit ; je suis l'exemple que l'on me donne ; c'est un malheur que l'on me force à rejetter sur d'autres ; je ferai perdre, parce que je perds.

DOMINIQUE *fils.*

Vous pourriez vous résoudre à... (*Retenue expressive.*)

M. DELOMER.

Autrement je suis ruiné ; il n'y a pas d'autre parti. Irai-je supposer seul tout ce fardeau pour en être opprimé ?

DOMINIQUE *fils.*

Me permettez-vous de parler comme je pense :

M. DELOMER.

Il le faut ; ces momens sont trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE *fils.*

Vous ne vous en offenserez pas, Monsieur : mais il n'y a que l'infortune qui puisse vous inspirer un tel dessein : il répugne à vos propres principes. De malheureux que vous êtes, deviendrez-vous coupable ! Emprunter sans ressources pour rendre ! Ah ! souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois : aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris : la confiance que l'on nous a donnée ne sauroit être trompée.... Après tout, Monsieur, il vous faudra toujours, dans peu, en venir à la seule opération qui est à faire ; vous ne pouvez vous le dissimuler.

M. DELOMER.

Quoi ! vous me conseillez de faire un abandon à mes créanciers, de me dépouiller de tout ? Je veux sauver assez pour conserver l'état que j'ai acquis. Après

tant

tant de travaux, toute la fortune d'une maiſon dépendrait du caprice du ſort, & j'aiderois de mes mains à la renverſer ! & que deviendrait l'établiſſement de ma fille ! Moi qui avait lieu de prétendre...

Mlle. DELOMER.

Ne ſongez point à moi, mon pere : ne conſultez que votre cœur : ne voyez que la paix, le repos de vous-même.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, Monſieur ! chaſſez loin de vous l'indigne faibleſſe que donne le premier aſſaut du malheur. Ne trompez pas cette circulation, l'ame du commerce : qu'il ſoit reſpecté par vous-même au milieu des revers : l'équité & l'honneur ſurmontent toutes les difficultés. Enviſagez le tort que vous allez faire : vingt familles ſeront précipitées dans l'indigence, & vous accuſeront : elles ſeront ſans reſſources, & vous en avez encore. Daignez vous ouvrir à moi : croyez-vous avoir aſſez pour parer à tout, ſi vous vouliez ne rien faire perdre.

M. DELOMER.

Oui : mais, mon cher ami, il ne me reſterait abſolument rien : il me faudroit tout vendre, mes deux maiſons, ma campagne, & peut-être juſqu'à mon mobilier.

DOMINIQUE *fils.*

Mais auſſi vous ne devriez plus rien à perſonne ?

M. DELOMER.

Et que deviendrais-je après ? Vraiment je ferais alors dans le monde une belle figure.

DOMINIQUE *fils.*

On eſt toujours riche quand on a tout payé. Croyez que vous ſerez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorſque vous ne ſerez expoſé à aucun reproche ; je vous connois, Monſieur, vous ne ſavez pas l'effet que ferait ſur vous le regard d'un homme qui vous diroit : tu m'as trompé : vous n'y êtes point accoutumé : la premiere épreuve ſerait mortelle : oui, mortelle, j'en ſuis ſûr..... Vos biens ſont ſuffiſans, ou non, pour payer vos dettes ; dans le dernier cas, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens des nouveaux ? C'eſt une action contraire à l'ordre des choſes : c'eſt une injuſtice....

M. DELOMER.

Il faudrait donc que je m'aviliſſe ?

DOMINIQUE *fils.*

On ne s'avilit pas pour être juſte.

M. DELOMER.

Que je tombaſſe dans la derniere miſere. Et ma fille, ma fille !.. Eh ! que deviendroit l'eſpoir de ma vie !

Mlle. DELOMER.

Mon pere, en ce moment, oubliez-moi...

M. DELOMER.

Tu approuverais que je te dépouillaſſe de tout ?

Mlle. DELOMER.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une ſeule fois.

DOMINIQUE *fils.*

Monſieur, je me dévoue, pour toujours à votre ſervice : votre infortune vous rend encore plus reſpectable à mes yeux : vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder ſans réſerve : vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuſe. Je vais ſans perdre de temps, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens & de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, ſeront touchés de votre ſituation, & vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conſerverez votre crédit, le crédit qui vous rouvrira de nouvelles ſources de richeſſes : repoſez-vous ſur moi : à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. (*Dans un mouvement énergique.*) Oui, nous ferons honneur à tout : dites, n'eſt-il pas vrai, nous ferons honneur à tout ?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme ; vous êtes bien eſtimable ; & jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment : je vous devrai ma vertu ; oui, je m'en rapporte à vous.... Agiſſez de maniere que qui que ce ſoit n'ait à me reprocher la moindre fraude, ſoit dans l'exécution, ni même dans l'intention... Il me reſte encore une lueur d'eſpérance ; M. Jullefort mon gendre eſt riche, il aime ma fille : il m'aidera ſûrement. Plus ou moins d'argent, pour le moment, lui ſera à peu près égal... Le croire uniquement touché de la dot, ce ſerait lui faire injure : il ne mérite pas qu'on lui faſſe cet outrage.

DOMINIQUE *fils.*

Il peut ſe rendre doublement heureux, & goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de ſa fortune... Que d'avantages pour lui!

M. DELOMER.

Je le crois bon ami, & nous allons l'admettre à notre confidence : le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire : il faut que je lui diſe que je ſuis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers.... Mais il ne perdra rien par la ſuite.

Mlle. DELOMER.

Hé bien! ſouffrez que je vous épargne cet aveu : il l'entendra de ma bouche : il le recevra d'une maniere différente... Permettez que j'aie un entretien avec lui... Nous ne douterons plus alors de ſa réponſe.

M. DELOMER.

J'y conſens : tout-à-l'heure en rentrant, je l'ai apperçu, qui venait après moi : j'étais trop troublé pour lui parler : je vous cherchais : j'ai recommandé qu'on le fît attendre... Je vais te l'envoyer. (*A Dominique.*) Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains : ma tête n'eſt pas à moi ; agiſſez à votre gré ; je vous confie mes intérêts & mon honneur : j'approuverai tout ce que vous ferez : ſans vous j'allais faire une démarche qui ne s'accordait pas avec ce que je dois à mon nom... C'eſt vous qui m'avez ſauvé du précipice où j'allais tomber.

DOMINIQUE *fils.*

Je n'ai que du zele à vous offrir ; mais il eſt extrême, il eſt pur, & il ne ſe démentira dans aucune circonſtance de ma vie.

(*Dominique ſuit M. Delomer, & Mlle. Delomer lui jette un regard d'approbation en ſe ſéparant.*

SCENE IV.

Mlle. DELOMER *ſoupire & dit après un court ſilence.*

QU'il eſt cruel d'étouffer des ſentimens qui ſemblent auſſi légitimes! Avec quelle nobleſſe il vient de

parler! Ah! mon cœur approuvait tout ce qu'il diſait. Son ame répond bien à la mienne... d'où vient donc que je prends ſi peu de part à l'infortune qui nous accable? Au moins, ſi j'en crois ce préſentiment flatteur, je n'épouſerai pas Jullefort... mais s'il ne voyait que moi dans l'union projettée, s'il m'aimait aſſez pour ſecourir mon pere, je devrais plus que jamais me ſacrifier pour lui... cette idée m'alarme, m'épouvante... je deſire & je crains... je ſais quel eſt mon devoir, mais je ſais auſſi quel eſt mon cœur... le voici, que je tremble de le trouver généreux; mais hélas! quel ſouhait terrible!

SCENE V.

Mlle. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, *arrivant avec tranſport.*

MAdemoiſelle, ma chere Demoiſelle, quelle félicité m'attend! quel bonheur pour moi! J'ai vu le Notaire, il a dreſſé l'acte, tout réuſſit ſelon mes vœux, & bientôt nous allons nous appeller des plus tendres noms... mais que vois-je encore? ne ſoyez pas ſi ſérieuſe, en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie...

Mlle. DELOMER.

Cette joie ne ſera peut-être pas d'une longue durée, Monſieur...

M. JULLEFORT.

Oh! elle ſera éternelle comme l'amour que je reſſens...

Mlle. DELOMER.

Ecoutez-moi, Monſieur, nous avons à parler enſemble, & j'attends de vous toute la ſincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je puſſe vous parler autrement? (*A genoux.*) Eh bien! croyez-en les plus brûlantes proteſtations de mon cœur: je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flâme qui vivra juſques dans mon tombeau... non, jamais perſonne ne m'a paru ſi adorable que vous: j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus ſacré.

Mlle. DELOMER.

Ah! monſieur, levez-vous, ce ne ſont pas des ſermens que je vous demande.

M. JULLEFORT.

Et comment voulez-vous donc que je vous faſſe croire?...

Mlle. DELOMER.

Je compte peu ſur les ſermens; & les vôtres dans ce moment, ſi vous voulez que je vous diſe, me paraiſſent vains & légers.

M. JULLEFORT.

Vains & légers! que dites-vous, Mademoiſelle! Ce ne ſont pas ici des ſermens en l'air comme ceux que font les amans: ce ſont des ſermens d'époux, appuyés d'un bon contrat, & rien dans l'univers ne peut caſſer cela... oui, notre contrat eſt comme ſigné, puiſque l'on n'attend plus que vous... Vous doutez de mon amour? Ah, vous ne ſavez pas ce que je vous ſacrifie! Si je vous diſais tous les partis que j'ai refuſés! Tenez; on me propoſait, encore il y a quinze jours, une riche héritiere orpheline & ayant deux oncles cacochymes! c'était un détail de biens qui ne finiſſait pas. Mais je n'ai pas voulu lire ſeulement; j'ai rendu froidement le tableau. On m'auroit offert un million.

Mlle. DELOMER.

Mais, Monſieur, vous avez peut-être mal fait de refuſer un auſſi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc! mais vous m'offenſez cruellement....

Mlle. DELOMER.

Répondez-vous aſſez de vous-même pour raſſurer qu'en m'épouſant ce n'eſt pas le bien que vous regardez?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez ſans fortune, le bonheur de vous poſſéder ſerait encore le même à mes yeux.

Mlle. DELOMER.

Quoi! ſi je n'avais rien, vous me rechercheriez avec le même empreſſement? Vous me prendriez ſans dot? conſultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle queſtion! Je n'ai pas beſoin de me conſulter, je vous donnerais avec la même tendreſſe une preuve de mon déſintéreſſement.

Mlle. DELOMER, *à part.*

Parlerait-il tout de bon ? que je ſuis malheureuſe !... Allons ; c'eſt pour mon pere.

M. JULLEFORT, *à part.*

Quelle eſt ſimple ! il faut s'y prêter.

Mlle. DELOMER.

Enfin, Monſieur, en ſuppoſant que mon pere eſt tombé tout-à-coup & par un revers inattendu dans l'indigence, & qu'il ait beſoin de votre crédit & de vos ſoins pour le relever, vous iriez généreuſement juſqu'à vous employer pour lui ?

M. JULLEFORT.

Dans un cas pareil le bonheur de vous mériter ſerait d'un prix bien au-deſſus de tout ce que je pourrais faire... mais dites-moi, Mademoiſelle, eſt-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt ſerait-ce une ironie ? Mes biens ſont francs & quittes, je ne dois rien, je vous en avertis : ne craignez pas de livrer votre main à l'homme que vous avez rendu ſenſible, nous ferons une excellente maiſon... je n'ai point de mon côté de ces queſtions qui reſpirent la défiance....

Mlle. DELOMER, *l'interrompant.*

Ces queſtions ſont plus ſérieuſes que vous ne penſez, que vous ne pouvez croire. *(D'un ton pathétique & douloureux.)* Elles ſont fondées ſur des cauſes auſſi récentes que malheureuſes.

M. JULLEFORT, *paraiſſant extrêmement inquiet.*

Qu'y a-t-il donc, Mademoiſelle, & que voulez-vous me dire ?

Mlle. DELOMER.

Ce que je ſuis chargée de vous apprendre ; je vous ai préparé au dernier trait pour ne point vous accabler d'un ſeul mot.

M. JULLEFORT, *à part.*

Cela commence à me faire trembler... mais ſerait-ce plutôt une feinte ?

Mlle. DELOMER.

Ne vous êtes-vous point apperçu que mon pere était triſte, était changé, & dans une ſituation qui annonçait un extrême embarras ?

M. JULLEFORT, *en pâliſſant.*

Effectivement... mais il eſt quelquefois comme cela... eſt-ce qu'il y aurait une cauſe particuliere ?

Mlle. DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'inſtant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe ſur lui ?

Mlle. DELOMER.

Sur lui principalement. Ce ſont les perſonnes ſur qui roulait depuis vingt ans ſon commerce, qui lui enlevent tout.

M. JULLEFORT, *à part.*

Je ſuis perdu... *(haut.)* Et cela eſt conſidérable ?

Mlle. DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je ; notre ruine eſt entière.

M. JULLEFORT, *en jettant un cri.*

Ah ! mon dieu, mon dieu ! que me dites-vous là. *(Grand repos.)* Ce ſont de ces choſes qui n'arrivent qu'à moi. *(à part.)* Que je ſuis malheureux ! *(Après un intervalle, haut & vivement.)* Mademoiſelle, il faut lui conſeiller de cacher quelque temps ſa ſituation, précipiter votre mariage, doubler votre dot ; c'eſt un moyen ſûr pour ſe réſerver une table dans le naufrage. Le douaire des filles eſt une choſe qui paſſe avant tous les créanciers, & qui leur donne un pied de nez... en faiſant le douaire très-conſidérable...

Mlle. DELOMER.

Mon pere ne ſuivra pas ce conſeil, Monſieur : il aurait pu vous laiſſer ignorer ſon infortune & vous tromper : mais loin de lui ce vil artifice.

M. JULLEFORT, *à part.*

Ah ! je l'ai échappé belle. *(Haut & d'un ton en colere.)* Mais comment s'eſt-il auſſi aventuré ? ... il a manqué de prudence. A ſon âge faire des ſottiſes, des extravagances de cette force ! Ah cela n'eſt pas pardonnable.

Mlle. DELOMER.

Il eſt des commerces ſujets à de pareils revers, & l'on n'y proſpere qu'à force d'avancer des fonds ; il était à la veille d'une rentrée conſidérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée conſidérable ! il faut les pendre ces coquins, ces miſérables-là.

Mlle. DELOMER.

Ils ne ſont que malheureux comme nous.

M. JULLEFORT.

Point de grace, point de grace, en place de greve

ces marauds-là... La fortune m'eſt bien cruelle... mais je ſuis furieux contre votre pere, il mérite les reproches les plus ſanglans... au lieu de garder ſon argent dans ſon coffre.

Mlle. DELOMER.

Qui de nous ſait lire dans l'avenir ?

M. JULLEFORT.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt que c'eſt une perte irréparable, vous ne ſentez pas cela comme moi, vous êtes d'un tranquille !... J'avais déja fait un ſage emploi... voilà mes projets avortés. Je ſuis ſûr que vous ne ſavez ſeulement pas que vous n'avez preſque rien du côté de votre mere : ces deux maiſons de campagne ſont des acquêts depuis ſon décès. Il y a bien un petit douaire ſur je ne ſais quel terrein aux nouveaux Boulevards ; mais c'eſt ſi peu de choſe !.... votre pere eſt, en vérité... il eſt... non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

Mlle. DELOMER, *d'un ton ferme.*

Gardez-vous de rien dire, Monſieur, qui puiſſe le bleſſer ; c'eſt prendre auſſi trop vivement mes intérêts. Mon pere ne vous fait aucun tort, je crois ; il travaille actuellement au tableau de ſes dettes, & nous entrevoyons avec plaiſir que nos biens ſuffirons pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, Mademoiſelle, votre dot ?... c'eſt plutôt pour vous que je parle, que pour moi ; il vous faut toujours une dot dans tous les cas poſſibles... mais je n'y ſongeais pas : vous avez, au moins, des oncles, tantes, pluſieurs parens enfin dont les ſucceſſions réunies pourraient former... & réparer...

Mlle. DELOMER.

Non, Monſieur, je n'ai perſonne, je n'attends rien de perſonne : mon pere était tout pour moi, & ce n'eſt que ſur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, *à part.*

Pas un ſeul héritage, quelle famille ! où allais-je me fourrer. *(haut.)* Mademoiſelle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident... cette maudite fallite... ne ſentez-vous pas tout le malheur de deux perſonnes qui s'uniſſent pour la vie, & dont l'une... mais comment ! vous êtes bien ſûre qu'on ne remettrait

pas

pas à Monſieur votre pere une partie de ſes fonds. Quatre-vingts pour cent par exemple... c'eſt l'uſage.

Mlle. DELOMER.

Monſieur, il rejetterait un tel projet ; il ne veut point de grace, il ne veut rien faire perdre à perſonne.

M. JULLEFORT.

Tan-pis, Mademoiſelle : tout cela dérange furieuſement, comme vous pouvez bien penſer... &, tenez ; d'ailleur je doute fort que vous m'aimiez grandement... je ne ſais pas épouſer une jeune perſonne auſſi intéreſſante que vous du conſentement ſeul de ſon pere... j'aurais ſans ceſſe à me reprocher de ne vous tenir que de ſa main... je ne veux point vous rendre malheureuſe, vous le ſeriez peut-être avec moi... le vrai parti en pareil cas ſerait...

Mlle. DELOMER.

De vous retirer, Monſieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, Mademoiſelle, je vous obéis... je vais... je vous ſalue.

SCENE VI.

Mademoiſelle DELOMER.

LE voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne deſirait que moi... comme il s'eſt ému à la nouvelle que je lui ai donnée !... il ſemblait que c'était ſon bien qu'on emportait. Du moins ce malheur a ſervi à l'éloigner... me voilà délivrée de cet homme... j'en reſſens une joie ſecrette... mais l'état de mon pere me trouble & m'attendrit. Ce n'eſt que pour lui que je regrette cette fortune il aſſurait le repos de ſes dernieres années ; pour moi il me ſemble qu'avec Dominique je paſſerais ma vie dans la derniere médiocrité, ſans jetter un ſeul ſoupir... oui, dans ce moment je ſerais heureuſe ſi mon pere ne ſouffrait plus.

SCENE VII.

Mademoiſelle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, traverſant le théâtre & tenant un porte-feuille en main.*

DAns ces moments, Mademoiſelle, je ne m'occupe qu'à parer les coups les plus violents de la tempête : il reſte quelquefois des reſſources ineſpérées, & le temps amene toujours de ſinguliers changements : peut-être que les affaires prendront un autre tour, ne déſeſpérez pas ; tout n'eſt peut-êtte pas perdu ; & je vais chercher les moyens de remédier à ce qu'il y a de plus preſſé... ce temps hélas ! n'eſt pas celui de vous parler de moi.

Mlle. DELOMER.

J'en veux moins à ce coup du ſort, Dominique : il ſemble me raprocher de vous ; nos deſtinées du moins ſeront à-peu-près égales. Que cet argent qui fait tout me paraît vil, lorſque les ſentimens du cœur ſi chers, ſi précieux, ſont ſans valeur. J'ai entendu M. Jullefort.

DOMINIQUE *fils, avec inquiétude.*

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez...

Mlle. DELOMER.

Vous vous trompez *(en ſouriant.)* il a pris la fuite en apprenant notre déſaſtre.

DOMINIQUE *fils, avec joie.*

Il eſt heureux pour moi que cet homme n'ait jamais eu un cœur, ni des yeux... je n'ai plus ce rival...

Mlle. DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu... que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouvez en avoir... Dominique ; vous méritez cet aveu ; qu'il vous enhardiſſe à bien ſervir mon Pere.

DOMINIQUE *fils, lui baiſant la main.*

Que dira la foible voix de la reconnaiſſance, lorſque mon cœur palpite, & d'amour, & de ſurpriſe, & de joie... adieu, je cours... je vais... comment pourrais-je aſſez vous mériter ?

(Ils ſe ſéparent en ſe regardant avec tendreſſe.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre repréſente une eſpece de ſalle par bas ; Dominique pere en bonnet de laine & en veſte rouge, conduit un petit baril ſur une Brouette de Vinaigrier à une roue, laquelle eſt à bras. Il entre ſur la ſcene en roulant ſa Brouette : un Domeſtique veut s'y oppoſer.)

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *pere*, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

QUoi ! vous voulez abſolument, & malgré nous, entrer dans cette Salle-baſſe.

DOMINIQUE *pere, roulant ſa Brouette & tout eſſoufflé.*

Oui, je le veux, j'ai mes raiſons... rangez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? on n'a jamais vu pareille choſe ; & certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE, *pere, poſant ſa Brouette.*

Je ne ſuis point fou, je ſais ce que je fais, & ce que je dois faire... cela m'impatiente, à la fin... attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils te commande, as-tu coutume de faire tant de répliques ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! ſi c'eſt par ſon ordre, à la bonne heure ; ma foi, on eſt allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils ? & pourquoi ? je n'ai que faire de lui. *(En frappant du pied.)* Voyez donc un peu ces gens-là. C'eſt à Monſieur Delomer, que je veux parler, non à d'autres.... Il faut que je lui parle tout préſentement...

LE DOMESTIQUE.

Il eſt empêché pour des affaires de conſéquence.

DOMINIQUE *pere.*

Il n'importe ; il faut abſolument que je lui parle tout-à-l'heure... il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà Monſieur votre fils ; parlez lui. *(En s'en allant.)* Le plaiſant original !... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée...

SCENE II.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *fils*.

QUeſt-ce donc, mon pere ? Qu'avez-vous donc ? Comme vous venez ici ! Eh mon Dieu ! que voulez-vous avec tout ce train-ci !

DOMINIQUE *pere*.

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE *fils*.

Vous choiſiſſez bien votre temps, & encore mieux le lieu.

DOMINIQUE *pere*.

Va, va, Dominique ; ne te mets en peine de rien ; laiſſe-moi faire ſeulement... tu verras, tu verras.

DOMINIQUE *fils*.

Quoi ! cet habit de travail, ce Baril, cette Brouette dans une Salle frottée.

DOMINIQUE *pere*, *le contrefaiſant*.

Oui, dans une Salle frottée ; voyez le grand mal !... Eh bien ! le frotteur recommencera... ce Baril te fait pitié, te fait hauſſer les épaules ; va, va, mon garçon ; c'eſt un petit ſupplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je penſe : on réuſſit toujours bien dans quelque affaire que ce ſoit, quand on n'arrive pas les mains vuides. Allons... allons... D'ailleurs j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandiſe ; & cet accoûtrement qui t'offenſe, c'eſt là mon habit d'honneur, entends-tu ; je ne ſuis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE *fils*.

Vous avez réſolu de m'éprouver, mon pere ; mais j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.

DOMINIQUE *pere*.

Oh ! tu es amoureux ?... Je veux te guérir... je veux te guérir abſolument... je le veux.

DOMINIQUE *fils.*

Ecoutez-moi, de grace; Monſieur Delomer n'eſt pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE *pere.*

Oh! ſon humeur changera.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! vous ne ſavez pas...

DOMINIQUE *pere.*

Eh bien! quoi! qu'eſt-ce que je ne ſais pas?

DOMINIQUE *fils.*

Qu'il ne m'eſt peut-être pas tout-à-fait défendu d'eſpérer.

DOMINIQUE *pere*

Ah! bon: j'écoute cela... tu ne m'as jamais menti, tu t'es bien aſſuré d'avance que, s'il ne dépendait que de ſon choix, Mademoiſelle Delomer te préfererait à celui qu'on lui deſtine... prends garde, au moins, prends garde...

DOMINIQUE *fils.*

Oh!... oui, oui, mon pere.

DOMINIQUE *pere, ſe frottant les mains, & ſe promenant.*

Tout eſt dit; c'eſt-là le principal: allons, allons, mon garçon; tout ira bien... je te l'ai dit tantôt; tu l'auras, ma foi, tu l'auras...

DOMINIQUE *fils, le ſuivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez en expoſant votre état auſſi publiquement; vous faites appercevoir davantage la diſproportion qui ſe trouve entre vos fortunes: cela vous amuſe, vous ſemble jovial, plaiſant, ſingulier; mais le monde rit; il a ſes préjugés; le monde eſt cruel, il ne pardonne pas au ridicule... N'avez-vous pas vu juſqu'à ce Domeſtique lever les épaules en s'en allant... je l'ai bien apperçu, moi.

DOMINIQUE *pere.*

Après; qu'y-a-t-il donc de ſi étonnant! un valet ricanne... qu'eſt-ce que cela fait? Songe donc que l'homme doré, qui en a trente à ſa ſuite, n'en impoſe pas à ton pere. Qu'a-t-il de plus que moi, ſi ce n'eſt l'embarras de ne pouvoir s'en paſſer?

DOMINIQUE *fils.*

Mais enfin, quel eſt votre projet, qund Monſieur Delomer ſera venu? Je ne vous reconnais plus: que lui voulez-vous?

DOMINIQUE *pere, toujours ſe promenant.*

Que tu devienne ſon gendre.

DOMINIQUE *fils.*

Vous précipitez trop... d'un mot vous m'allez perdre pour toujours. Il me croira de moitié... & dans quel temps venez-vous !

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu ! fort à propos.

DOMINIQUE *fils, fait un geſte pour emmener la Brouette.*

Mon pere, en grace, je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE *pere, l'arrêtant.*

Eh ! non, non, non ; je te défends d'y toucher ; il faut qu'elle reſte là... oui, là.

DOMINIQUE *fils.*

Sous la porte cochere ſeulement, ici à côté.

DOMINIQUE *pere, s'oppoſant tout-à-fait.*

Veux-tu bien laiſſer cela, te dis-je... mais voyez l'orgueil !... renier ma Brouette !...

DOMINIQUE *fils.*

Il va venir.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ce que je demande.

DOMINIQUE *fils.*

Que j'ai de regret de vous avoir parlé !

DOMINIQUE *pere.*

Tu as bien peu de confiance en ton pere ! t'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté ? *(Preſqu'en colere.)* Mais pour qui me prends-tu donc ?

DOMINIQUE *fils.*

Tout autre que moi croirait que vous n'êtes pas ſage en ce moment.

DOMINIQUE *pere.*

Nous verrons, nous verrons, qui de nous deux l'eſt le moins.

DOMINIQUE *fils.*

Et Monſieur Delomer ne va ſavoir que penſer... Je nierai tout, d'abord.

DOMINIQUE *pere, en chantonnant.*

Ah ! que de raiſons !

DOMINIQUE *fils.*

Je l'apperçois : ne lui parlez de rien, je vous en conjure ; voyez comme il a l'air triſte ! il n'eſt gueres dans une ſituation à ſe prêter à vos plaiſanteries.

SCENE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.* DOMINIQUE *fils.*

M. DELOMER.

C'Eſt donc vous qui voulez me parler, cher papa? Et qu'eſt-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail?

DOMINIQUE *pere.*

Si vous m'avez eſtimé, Monſieur, je vous demande pour faveur une demi-heure d'audience : tout-à-l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai priſe, & vous ne la déſaprouverez point.

DOMINIQUE *fils, à l'oreille de ſon pere.*

Parlez-lui de toute autre choſe.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre pere dans cet habit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplaît point à la vue; ſon âge ſemble plus reſpectable, ſes travaux entretiennent la ſérénité de ſon ame... voilà l'état de l'homme... il eſt plus heureux, plus tranquille que moi. Oui, j'eſtime plus ce bonnet que ces têtes légeres qui promenent partout le vuide de l'oiſiveté. Chacun dit : il n'eſt rien de tel que d'avoir un métier en main, & chacun court après les emplois les plus incertains. De-là naiſſent les malheurs, les vices & les crimes. Auſſi l'honnête-homme devient de jour en jour plus rare. On appelle la fraude au défaut du travail; les uns ſe font hardis frippons, les autres deviennent des intrigans adroits. Je ſuis trompé doublement en un ſeul jour : vous me voyez le cœur ſerré de triſteſſe & de douleur.

DOMINIQUE *fils, à vaix baſſe.*

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles? Je paſſerai dans votre cabinet : mon pere ne vous veut rien d'aſſez preſſé, & nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre pere. Eſt-ce que vous ne lui avez point fait part...

DOMINIQUE *fils.*

Moi, monſieur! divulguer vos ſecrets ſans votre aveu.

M. DELOMER.

Je vous en eſtime davantage : vous auriez pu cependant les lui révéler ſans m'offenſer ... je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper ; il ne m'eſt pas moins cruel que l'autre. (*élevant la voix.*) Hélas ! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec Monſieur Jullefort : j'avais cet établiſſement à cœur. Eh bien ! cet homme qui me ſembloit vraiment épris de ſa perſonne & deſirer ſincérement mon alliance ; cet homme eſt un cœur intéreſſé, vil, une ame de boue, comme il y en a tant. (*A Dominique fils.*) Dominique, il nous délaiſſe ; il s'eſt retiré avec une froideur inſultante, & je viens de recevoir une lettre où il a la lâcheté de me faire des reproches... Ah ! ce trait m'a percé le cœur.

DOMINIQUE *pere, riant.*

Vous ne vous ſerez pas accordés ſur la dot... Oh ! je devine cela..... Par ma foi, ces épouſeurs-là ſont à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à ſon propre pere. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdrez rien ; car ces ſortes de gens-là ſont toujours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous propoſer, qui certainement vaudra mieux que ce Monſieur Jullefort. (*A ſon fils.*) Oh ! tu as beau me faire des mines... je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE *fils, en s'en allant bruſquement.*

Eſt-il poſſible !... Adieu, mon pere...

SCENE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

DOMINIQUE *pere, s'approchant de l'oreille de M. Delomer.*

OUi, monſieur ; c'eſt moi qui vient vous offrir un parti pour Mademoiſelle ; m'entendez-vous ?... Cette chere enfant eſt ſi aimable, ſi bonne !...

M. DELOMER, *regardant Dominique pere.*

Vous, pere Dominique ! voilà qui eſt neuf. Qui peut, s'il vous plait, vous avoir chargé ?...

DOMINIQUE *pere.*

Je parle au nom d'un jeune-homme dont la famille & les mœurs vous ſont bien connues.

M. DELOMER.

M. DELOMER.

Bon !

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! pour ce jeune-homme-là, il aime la Demoiſelle, il l'aime ſincérement ; le reſpect eſt le fondement de cet amour, car il le rend timide & muet ; je parle ici pour lui, il la prendrait pauvre comme riche, j'en réponds : eh bien ! n'eſt-ce pas là de la tendreſſe ?

M. DELOMER.

Achevez, dites, quel eſt-il, ce jeune-homme ?

DOMINIQUE *pere, avec fermeté.*

C'eſt mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils ?

DOMINIQUE *pere, hardiment.*

Oui, monſieur, mon fils.

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendais pas... comment ! lui à qui je m'ouvre tout entier, il aurait pu former de ſecrettes prétentions ! il vous aurait chargé ! ...

DOMINIQUE *pere.*

Il ne m'a chargé de rien. C'eſt moi qui veux cela... Avez-vous pris garde comme il s'eſt enfui, quand il a vu que je voulais vous parler ?... Loin d'avoir nourri le moindre eſpoir, il ſeche ſecrettement de chagrin, tantôt demandant à voyager & tantôt ne le voulant plus : il eſt nuit & jour dans l'état le plus tourmentant : & moi je n'ai appris qu'aujourd'hui le ſupplice de ce pauvre garçon : car vous m'auriez vu plutôt ; tenez, ſi ce matin je ne lui euſſe ſerré le bouton, il ſe ſerait laiſſé mourir de conſomption, ſans que nous ſuſſions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me ſurprenez étonnamment, je n'aurais jamais ſoupçonné ...

DOMINIQUE *pere.*

Je me ſuis dit, puiſqu'il l'aime ſi fort, il ne peut que la rendre heureuſe & être heureux lui-même ; vous connoiſſez ſon cœur, ſon eſprit, ſes talens, il ſuit le même état que le vôtre, il eſt eſtimable, vous l'eſtimez, pourquoi n'auroit-il pas la préférence ?

M. DELOMER.

Bon pere Dominique, y penſez-vous ? Je vous pardonne... vous êtes pere... mais,

DOMINIQUE *pere.*

Monſieur, il n'y a pas la moindre tâche dans notre famille, nous allons tous la tête levée. Vous auriez tort de vous ſcandaliſer de ma demande : allez, ſous cet habit groſſier, je ſais ce que c'eſt que le monde, il eſt des préjugés que l'on ſacrifie ſans peine, pour peu que l'on raiſonne. J'ai vu les grands, j'ai vu les petits; ma foi, tout bien conſidéré, tout eſt de niveau. Ce qui en fait la différence ne vaut pas la peine d'être compté : mon fils a du ſavoir, de la figure, de l'honneteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre & le travail, & qui ſait juſqu'où ce garçon-là doit monter... c'eſt un grain de moutarde qui peut lever bien haut.

M. DELOMER.

Vous avez raiſon, & je ne ſongeais pas qu'à commencer dès ce jour, je ne dois pas trouver un ſi grand intervalle entre lui & moi : (*en ſoupirant.*) ah quel jour !... mais dites-moi la vérité, eſt-ce de ſon conſentement que vous me déclarez ſes ſentimens : vous n'êtes pas fait pour vous avilir juſqu'au menſonge ?

DOMINIQUE *pere.*

Il s'agiroit de ſa vie, que je ne mentirais pas : vous ne connoiſſez donc point le pere Dominique ! la démarche que je fais n'eſt point de ſon aveu. Il eſt auſſi loin d'en attendre le ſuccès que je ſuis, moi, plein de confiance.

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuſer.

DOMINIQUE *pere, avec une certaine aſſurance.*

Non, Monſieur, je ne m'abuſe point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes ſingulier !

DOMINIQUE *pere.*

Mais je ſuis vrai. Point de détours avec moi, vous penſez peut-être que ce ſont de ces tendreſſes de dot, comme en a Monſieur Jullefort.

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là, il m'anime trop le ſang.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ſeulement pour vous faire entendre que, ſi j'euſſe ſoupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en ſerais pas mêlé. J'ai deſcendu dans ſon cœur, je l'ai trouvé tout rempli de cette flâme que vous &

moi avons ſentie à ſon âge ; je me ſouviens de mon jeune temps... l'objet en eſt digne, & j'en ſuis d'une joie inexprimable. Dites deux mots & voilà deux heureux, que dis-je en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y conſentirait ſans peine ? vous l'aurait-il fait entrevoir ? Parlez : il faut que je ſache tout.

DOMINIQUE *pere.*

Mais je crois, entre nous ſoit dit, que mon fils jeune, aimable, poli, aſſez bien tourné, doit lui revenir mieux que ce Monſieur Julle... ah ! pardonnez; je ne l'ai pas nommé !

M. DELOMER.

Encore un mot... votre fils vous a-t-il paru tout-à-l'heure avoir auſſi fortement envie de l'épouſer que lorſqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu ?

DOMINIQUE *pere.*

Vous penſeriez que du matin au ſoir mon fils ſerait capable... mais je vous dirais...

M. DELOMER.

Dans de certaines circonſtances il ne faut qu'une heure pour produire de grands changemens... je l'ai éprouvé.

DOMINIQUE *pere.*

J'aurais ſeulement voulu que vous l'euſſiez écouté un inſtant avant que d'entrer : la moindre de ſes expreſſions, quand il parle d'elle, vous aurait touché, & vous en aurait plus appris que tout ce que je pourrais vous dire.

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine.

DOMINIQUE *pere.*

Beaucoup de peine !

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon conſentement.

DOMINIQUE *pere, fièrement.*

Et pourquoi, s'il vous plaît ? La raiſon ?... à tout il y a une raiſon.

M. DELOMER.

Je vais vous la dire. Ne croyez pas que ce ſoit une fauſſe idée de méſalliance qui me domine : quand il y en aurait une, ſon mérite applanirait cette difficulté : il eſt vrai que je me ſuis ſenti choqué au premier mot, je vous l'avoue ; j'ai eu cette faibleſſe : & c'en eſt une des plus grandes ; car, en réfléchiſſant bien, je ne dois

voir en vous que mon égal, votre état ne differe du mien que par un extérieur moins brillant : dans le fond & vu du côté réel, c'eſt du plus au moins, toujours vendre pour gagner.

DOMINIQUE *pere.*

Toujours vendre pour gagner, c'eſt bien dit cela.

M. DELOMER.

Votre fils eſt un jeune homme qui ſûrement d'ici à quelques années trouvera un excellent parti, pour peu qu'il ſe répande dans le monde ; de mon côté je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, recommandez-le ſeulement à Mademoiſelle votre fille : voilà tout ce que nous vous demandons.

M. DELOMER.

Ma fille n'eſt plus à marier, dès demain elle entrera au Couvent ; l'avenir ſeul m'apprendra ſi elle doit un jour en ſortir.

DOMINIQUE *pere.*

Vous auriez la cruauté de la mettre ſous la grille, quand on vous dit qu'elle a un amant !... Savez-vous bien que je ſerais un homme à vous dire des choſes dures ? N'êtes-vous pas ſon pere, comme je le ſuis de mon fils ? & ce cœur, ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le ſentez-vous pas treſſaillir pour ſon bonheur ?... Cloîtrer une ſi aimable fille, à ſon âge !... ah ! prenez garde...

M. DELOMER.

Vous ne ſavez point quelles ſont mes raiſons : la néceſſité contraint la meilleure volonté. Puiſqu'il faut vous le dire, je ne ſuis pas aſſez riche pour établir ma fille, je ne peux lui rien donner, rien ; c'eſt la plus exacte vérité, & voilà la vraie cauſe de cette rupture dont je viens de vous faire part ; vous vous étonnez, vous ouvrez de grands yeux ; mais cela eſt ainſi.

DOMINIQUE *pere, avec une joie concertée.*

Vous n'avez rien à lui donner ! Bon, bon... tant-mieux, tant-mieux.

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt ans de travaux, me remet au même point d'où je ſuis parti.

DOMINIQUE *pere.*

Bon, bon.

M. DELOMER.

Je ne la refuſerais pas à un homme aſſez riche par

lui-même pour commencer une maiſon ; mais ne pouvant aider aucunement votre fils qui n'a rien, vous penſez bien qu'il eſt inutile d'y ſonger. Je ne ſouffrirai pas qu'il l'épouſe pour vivre dans le mal-aiſe... non, non, jamais... il y a trop d'amertumes à boire dans cette gêne étroite ; & ſans un peu d'abondance l'amour lui-même ſe détruit & fait place à la diſcorde.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que ſi mon fils était riche de combien ſeulement ? Voyons.

M. DELOMER.

Oh ! s'il avait ſeulement dix mille écus pour commencer... vous riez !

DOMINIQUE *pere.*

Oui, je ris, dix mille écus ! Achevez.

M. DELOMER.

Je le préférerais au plus riche négociant de Paris ; car, je ne vous le cele pas, il m'eſt agréable en tout point ; & ſi je me trouvais réduit... mais le commerce, mon cher Dominique, eſt ſemblable à une mer tantôt calme & tout-à-coup orageuſe. Les mêmes vents qui font voler votre vaiſſeau, l'engloutiſſent. J'ai fait naufrage ſous un ciel qui paraiſſait ſerein. C'eſt à vous de faire entendre raiſon à votre fils ; il a l'eſprit juſte, il ſentira, de lui-même, combien le ſort eſt contraire à ſes vœux.

DOMINIQUE *pere.*

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avait point d'autres obſtacles, votre fille ſerait à lui ?

M. DELOMER.

Oh ! de bon cœur... puiſſe-t-il acquérir tout le bien que je lui ſouhaite ; mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité cela devient plus difficile que jamais.

DOMINIQUE *pere, regardant ſon baril.*

Allons, mon baril, allons, parle pour moi... Vil argent ! c'eſt donc à toi & non au mérite perſonnel qu'il faut devoir le bonheur de mon fils ! J'ai bien fait d'y penſer : *(Reprenant la main à M. Delomer.)* touchez-là, c'eſt une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'eſprit !

DOMINIQUE *pere.*

Voyez, voyez ſeulement ce qui eſt là deſſus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie !

DOMINIQUE *pere, le prend par la main, & le conduit au baril.*

Ecoutez bien : là dedans ſont trois mille ſept cent ſoixante & dix-huit louis d'or en rouleaux bien compté & ſix ſacs de douze cents livres : il n'y a rien de plus ni de moins ; voulez-vous voir, j'en ſuis le maître.

M. DELOMER.

Quel langage ! Vous m'étourdiſſez.

DOMINIQUE *pere.*

Rien n'eſt plus juſte, il faut voir quand on doute. (*Il tire un petit maillet de ſa poche & défonce le baril ; il fait ſonner des ſacs & défait un rouleau.*) Tenez, voyez, palpez.

M. DELOMER, *jettant un cri.*

Eſt-il poſſible ? mais c'eſt de l'or.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-là mon porte-feuille à moi ; il eſt ſûr celui-là... point de fauſſe monnoie... tout en eſpeces ſonnantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne ſais que dire : comment ! c'eſt à vous ? ... m'ais d'où vient tout cela ?

DOMINIQUE *pere.*

De m'être toujours levé de grand matin.... voilà quarante-cinq ans que je ſuis à peu près vêtu comme vous voyez, & depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque Soleil a amené ſucceſſivement une petite portion de cette maſſe. Tandis que vous autres dépenſiez chaque jour, j'amaſſais chaque jour, j'économiſais ; depuis que je me connais, je me ſuis amuſé de la fantaiſie de me bâtir une groſſe ſomme, non par avarice au moins ; mais pour pouvoir aſſurer le bien-être de ma vieilleſſe & de ceux qui viendraient après moi. Je n'ai point connu les privations de la léſinerie. J'ai été frugal & laborieux, voilà tout mon ſecret : je ne puis dire moi-même comment cette maſſe s'eſt formée : mais, à force de ſuivre mon idée, j'ai eu toutes ſortes de petits avantages qui ſont venus accumuler mon petit tréſor. Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait haſarder ce que la fortune m'avait une fois envoyé, j'ai bien tenu ce que je tenais ; & le diable, par conſéquent, n'a pu me l'emporter : il eſt vrai qu'enſuite

l'ambition d'élever mon fils n'a pas laiſſé de m'aiguillonner. A meſure qu'il grandiſſait, l'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a beni mon projet, puiſque, ſans cet argent, que j'ai lieu de chérir; mon fils, mon cher fils devenait malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir : & votre deſſein en m'apportant cette ſomme ? . . .

DOMINIQUE *pere.*

De faire ſon établiſſement d'accord entre vous trois. . , ce n'eſt plus là mon affaire ; tout eſt à vous, partagez. . . j'ai un marais de trois arpens au faux-bourg Saint-Victor, joint à une petite maiſonnette : c'eſt tout ce qu'il me faut pour ma ſubſiſtance & mon plaiſir, je ne veux rien de plus. . .

M. DELOMER.

Quoi ! vous abandonneriez ? . . .

DOMINIQUE *pere.*

Faites-les venir, vous dis-je : voilà le plus grand plaiſir de ma vie. Demain je pourrais mourir, & je ſerais privé de ce ſpectacle délicieux. . . *(Avec ſentiment.)* Mon fils, la jouiſſance de ton héritage ne ſera point attriſtée de mon deuil.

M. DELOMER.

Je ſuis hors de moi. . . la ſurpriſe, l'admiraion. . . je n'ai pas la force de parler, la joie. . . je vais vous les faire venir.

SCENE V.

DOMINIQUE *pere, appuyé ſur ſon baril, & remettant les rouleaux & les ſacs.*

MÉtal pernicieux ! tu as fait aſſez de mal dans le monde, fais-y du bien une ſeule fois. Je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant deſiré ; ſors, va fonder la paix & la ſûreté d'une maiſon où habiteront l'amour & la vertu. J'irai quelquefois me réjouir du bon emploi qu'on va faire de toi : le pere, la fille, mon fils. . . ils ſont tous d'honnêtes gens.

SCENE VI.

DOMINIQUE *pere*, M. DELOMER, *accourant avec tranſport.*

M. DELOMER.

ILs vont venir, quel va être leur étonnement & leur joie!... mais eſt-il poſſible que vous ayez eu la conſtance d'amaſſer en ſilence une auſſi forte ſomme, ſans être tenté d'en faire uſage pour vous?

DOMINIQUE *pere.*

Je jouiſſais en ſongeant que j'amaſſais pour mon fils: prenez bien garde, il n'y a pas là une ſeule obole qui n'ait été acquiſe d'après les loix les plus ſéveres de l'exacte probité. Tout eſt à moi bien légitimement... allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais, ſi ce fils ſi cher était venu à mourir, vous n'aviez que lui! quels chagrins alors! Entre les mains de qui cet or aurait-il paſſé? que d'épargnes inutiles & perdues!

DOMINIQUE *pere.*

Oh! j'y avais ſongé.

M. DELOMER.

Qu'auriez-vous fait?

DOMINIQUE *pere.*

Quand je me ſuis dit à l'âge de vingt ans, il faut que je m'aſſure pour moi & pour les miens une ſomme quelconque, afin de parer aux beſoins de la vie, parce que l'argent ſous ce point de vue eſt auſſi néceſſaire qu'une roue l'eſt à ma brouette, je ne ſongeais pas à mon enfant, puiſque je n'étais pas encore marié; mais dès ce temps-là j'avais un projet en tête.

M. DELOMER.

Et quel était-il, votre projet?

DOMINIQUE *pere.*

Chacun peut faire quelque choſe d'élevé dans quelque état qu'il ſoit, il ne faut que vouloir; les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à ſe mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens ſur mer: phantôme,

phantôme que tout cela, rien n'approche du plaiſir que j'imaginais. C'était une action dont l'idée m'a toujours plu & qui me réjouit encore, quand j'y ſonge; la voici : ſuppoſons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier; par conſéquent, j'ai là une ſomme bien ronde, bien complette & qui ne doit rien à perſonne : perſonne, après mon décès, ne compte deſſus; on ignore abſolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les hiſtoires que l'on y débite, je m'informe, je ſuis ſur le qui vive, j'apprends ſecrettement qu'un honnête homme, chef de famille, eſt tombé dans l'infortune, ou par un revers ſubit, ou par une perſécution cruelle; il va perdre ſon crédit ou ſa liberté; perſonne n'eſt aſſez riche, ou n'a la volonté de le ſécourir auſſi promptement que le cas l'exige, il va être ruiné, il eſt perdu ſans reſſource..... que fais-je! j'arrive un beau matin à ſa porte, je frappe, je demande à lui parler en ſecret, on m'introduit : j'entre tout comme je ſuis vêtu à préſent, là, avec mon petit baril & mon tablier : il me regarde fort étonné.... je lui dis tout bas à l'oreille en montrant ce baril du doigt ; honnête homme infortuné, voilà qui eſt à vous, prenez, n'en dites mot à perſonne..... tous les Dimanches je viendrai à midi manger votre ſoupe, adieu : & je diſparais.

M. DELOMER, *ſe jette à ſon cou avec tranſport.*

Mon cher ami! que je vous ſerre dans mes bras.

SCENE VII, & derniere.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, Mlle. DELOMER, & DOMINIQUE *fils.*

Mlle. DELOMER, *à Dominique.*

VOtre pere & le mien qui ſe tiennent embraſſés!

DOMINIQUE *fils.*

Serais-je aſſez heureux... je tremble d'approcher.

Mlle. DELOMER.

Ah! je crains encore plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE *fils, à Mr. Delomer.*

Monſieur, épargnez-moi : l'état où vous me voyez eſt au-deſſus de mes forces, puiſque vous ſavez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous ?

Mlle. DELOMER, *timidement.*

J'attendrai vos ordres, mon pere, & me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me ſemble que vous vous entendez parfaitement, & qu'il n'eſt pas beſoin d'expliquer plus au long ce qui eſt entre vous.

DOMINIQUE *pere.*

Elle a rougi, ſon cœur a parlé. La belle enfant ! qu'elle m'enchante !

(*Mademoiſelle Delomer ſe trouble & veut ſe retirer.*)

M. DELOMER.

Reſtez, ma fille ; reſtez... je connais vos ſentimens, je les approuve ; il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y conſens.

DOMINIQUE *pere, à ſon fils.*

Entends-tu ? m'en croiras-tu une autre fois ? Quand je te l'ai dit ; va, va, les peres en ſavent toujours plus que les enfans.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer, prenant la main de Mademoiſelle Delomer.*

Ah ! je crains de m'être trompé... vous me l'accordez... dites, répétez-le : mais non ; il me ſuffit, votre promeſſe m'eſt donnée... la ſurpriſe & le plaiſir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, eſt-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton époux.

Mlle. DELOMER.

C'eſt lui que j'aimais, je me plais à l'avouer. Ce n'eſt pas la richeſſe qui rend ſi heureux, & quand on s'aime bien, il eſt facile d'être content avec peu.

DOMINIQUE *pere.*

Voilà qui eſt parlé. (*A Mademoiſelle Delomer.*) Je

ne vous répugne donc pas, Mademoiſelle : vous aimerez donc auſſi un beau-pere bâti comme je le ſuis ?

Mlle. DELOMER.

J'ai appris de bonne-heure à chérir la probité ſous quelque vêtement qu'elle paraiſſe, & vous vous êtes montré avec tous un ſi digne homme, & avec lui un ſi bon pere, qu'il ſerait difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE *pere, les prennant par la main & les conduiſant à la Brouette.*

Connaiſſez le pere vinaigrier : voyez ſon tréſor, il eſt pour vous : voilà la ſecrette épargne de tout ce que la fortune lui a procuré depuis ſa jeuneſſe. S'il avait davantage, il vous le donnerait. (*Il étale l'or & l'argent.*)

DOMINIQUE *fils.*

Quoi ! mon pere, ceci ſerait à vous ?

DOMINIQUE *pere.*

Oui, mon ami, à moi. L'on ſaiſiſſement, tes grands yeux ouverts, ton air extaſié me cauſent plus de joie dans ce moment que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les Potentats de ce monde.

M. DELOMER.

Sachez qu'il y a là près de cent mille livres.

DOMINIQUE *pere.*

Eh ! mais vraiment, c'eſt tout comme je vous l'ai dit.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer.*

Allons, Monſieur, allons, nous allons mettre ordre à tout... (*Vivement.*) N'eſt-il pas vrai, mon pere ? Il ne faut point perdre de temps... Cette ſomme...

M. DELOMER.

Dois-je le ſouffrir ? non, non.

DOMINIQUE *pere, à ſon fils.*

J'attendais ce mouvement de ton ame, & tu ne m'as point trompé, oui, il faut réparer cette faillite malheureuſe. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette ſomme ?... Mes enfants, ſemez avec cet argent, ſemez ſans crainte, & la moiſſon ſera bénie du Ciel.

Mlle. DELOMER, *lui ſaute au cou.*

Ah ! que je vous embraſſe comme un pere.

M. DELOMER.

C'eſt bien, c'eſt bien ma fille. Honore & reſpecte toujours en lui cette grandeur d'ame & cette bonté qui me ſurpaſſent & que du moins j'admire.

(*Ils s'embraſſent tour-à-tour.*)

DOMINIQUE *fils, à ſon pere.*

Mon pere ! quoi vous aviez tout cet argent à votre diſpoſition, & vous avez traîné la brouette, & vous m'en faiſiez un ſecret ?

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt à ce ſecret que nous devons tout notre bonheur. Un ſeul confident aurait pu tout gâter. Il m'aurait peut-être détourné de mon genre de vie : on ſe laiſſe ſéduire à la fin ; & d'une fantaiſie à une autre, tout cet argent ſe ſerait envolé de façon que ſans en avoir été ni plus gras, ni plus content, je ne me trouverais pas au but où je ſuis aujourd'hui... A l'égard de la confidence que j'aurais pu te faire, c'était encore une autre queſtion .. heureux l'homme que ſon pere éleve ſans nulle autre preſpective de reſſource que lui-même ! il en vaut bien mieux ; & tous ces mauvais ſujets, tous ces enfans de famille, mangeur de ſoupe apprêtée, n'ont que de la ſuffiſance & font mauvaiſe nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop ſouvent que l'héritage : l'aſpect d'une fortune aſſurée les rend fainéans, pareſſeux & conſéquemment libertins. Il faut qu'un jeune-homme ſente de bonne heure l'inquiétude du beſoin réel & la néceſſité du travail, ſans quoi, ordinairement il ne ſait rien faire d'utile Si le malheur eût voulu que tu te fuſſes gâté au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh ! je ne te le cache pas ; tout ceci aurait été pour un autre, afin d'être mis à bon uſage.

DOMINIQUE *fils.*

Vous auriez bien fait, mon pere.... Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos ! il ne pouvait m'être plus précieux que dans ce moment (*Regardant Mademoiſelle Delomer.*) où tout ſe réunit pour combler ma félicité.

DOMINIQUE *pere, ſe raſſaſiant du plaiſir de les voir.*

Les chers enfans ! Je paſſerai ma vie avec eux. (*A Monſieur Delomer.*) Ne vous y trompez pas : vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les Dimanches manger la ſoupe, vous en face, & mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous voie tous trois, là à mon aiſe.... gardons-nous de

faire trop de bruit ; que rien de ceci ne tranſpire. (*A ſon fils.*) Allons, Dominique, mene la brouette de ton pere ; voyons cela. Il faut aller vuider le tout dans la caiſſe. Ma bru ira faire écarter les domeſtiques, en ordonnant de faire ſervir le ſouper ; car il eſt l'heure, je penſe... (*Il regarde à une groſſe montre d'argent qu'il tire de ſon gouſſet.*)

M. DELOMER.

Dès ce ſoir nous paſſerons contrat... Voulez-vous mon Notaire ou le vôtre ?

DOMINIQUE *pere.*

Un Notaire ! Moi ! Et pourquoi faire ?... Quand la bonne-foi n'eſt point dans les paroles, elle ne ſe couche point dans les écrits.... Au reſte, faites ſelon que la mode l'exige, puiſqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces Meſſieurs. (*Appercevant Mademoiſelle Delomer qui aide à Dominique.*) Eh ! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils ſont bien ainſi attelés enſemble !.. (*Il rit.*) Allons, allons, mes bons amis, je vous laiſſe faire, je ne m'en mêle pas : courage, voyons ſi cela roulera... (*La brouette n'allant pas bien, Monſieur Delomer met la main à l'œuvre.*) Et vous auſſi, vous tirez à mon baril ; bon, bon, cela. (*Il rit.*) Ah ! les mal-adroits !.... Et bien !.... vaille que vaille.... (*A ſon fils.*) Tu ne te plains donc plus de ma brouette.

DOMINIQUE *fils.*

Oh ! non, mon pere, non... je ne ſavais pas quel vinaigre était dedans...

DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, c'eſt du meilleur que je puiſſe donner... Cela fait revenir de bien loin, n'eſt-il pas vrai ? & on peut le mettre à toutes ſauces. (*La brouette ſort : Dominique pere, arrêtant Monſieur Delonmer.*) Vos domeſtiques !.... Ces drôles là, ils vont être bien étonné de me voir à table, avec mon bonnet ; je ne le quitte pas au moins.... ils ouvriront de grands yeux.... tant-mieux, tant-mieux ; cela ſera plaiſant.... Ils ne voulaient pas que je miſſe là la brouette ;

n'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux ?... Oh ! j'en rirai long-temps.

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami, venez : cette maiſon-ci déſormais ſera plus la vôtre, qu'elle n'eſt la mienne.

Fin du troiſieme & dernier Acte.